VOYAGE
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

PS
8403
R6V6
1809
v.4

66999

VOYAGE

DANS LE CANADA,

OU

HISTOIRE

DE MISS MONTAIGU.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR MADAME T. G. M.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLIN, Libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4.

1809.

VOYAGE

DANS LE CANADA,

OU

HISTOIRE

DE MISS MONTAIGU.

LETTRE CLXXIX.

Mis Montaigu, au colonel Rivers.

Rose-Bill, 16 septembre.

POUVEZ-VOUS sérieusement me faire une semblable question, et supposer que j'aye ressenti jamais le moindre mouvement de tendresse pour sir Georges ? Non, mon cher Rivers, votre Émilie ne connaissait rien de l'amour avant le moment où elle vit

pour la première fois le plus aimable des hommes, avant que ses yeux ne lui eussent exprimé les sentiments d'une âme dont les moindres idées sont en rapport avec les siennes.

Oui, mon Rivers, nos âmes ont une parfaite ressemblance; je ne vous ai jamais entendu parler d'aucun sujet sans y trouver les sentiments de mon propre cœur développés ; votre conversation explique les pensées de votre Émilie, mais elle les embellit du langage des anges.

Le caractère de sir Georges était généralement estimé; je le regardais comme l'époux que le sort me destinait; je crus en être aimée, et cette idée me fit une obligation de lui donner un sentiment de reconnaissance. Entraînée par l'empressement, l'ardeur que mes parents mettaient à ce mariage, je souffrais plutôt que je ne recevais ses soins ; je n'avais pas la force

de résister au torrent, et c'est là le motif qui me les faisait supporter ; je n'aimais personne mieux que lui, et je pensais que toute la tendresse qui manquait à mes sentiments venait d'une froideur naturelle de caractère ; j'éprouvais un faible mouvement d'estime, que je cherchais à prendre pour de l'amour ; mais à l'instant où je vous connus, l'illusion s'évanouit.

Vos yeux, mon cher Rivers, m'ont bientôt appris que j'avais un cœur tendre ; nous passâmes quelques semaines ensemble à la campagne. Avec quelles délices je me rappèle ces heureux moments ! Que j'étais émue lorsque vous approchiez de moi ! que de charmes je trouvais dans votre conversation ! Je vous écoutais avec un plaisir que je n'étais pas maîtresse de cacher ; je me persuadais que toutes les femmes ressentaient près de vous les mêmes émotions ; ma tendresse augmentait

chaque jour insensiblement, et je me livrais au bonheur de vous voir, de vous entendre, sans prévoir les conséquences qui pourraient en résulter.

Je découvris que je vous aimais, lorsque j'étais encore incertaine de vos sentiments; cependant mon cœur se flattait que le vôtre avait reçu la même impression. La situation délicate où je me trouvais m'empêchait d'en obtenir la douce assurance, mais l'amour a mille moyens de se faire connaître.

Qu'elles m'étaient chères, ces attentions aimables et tendres qui m'apprenaient tout ce que j'avais l'heureux pouvoir de vous inspirer, sans le déceler à d'autres yeux !

Vous rappelez-vous, mon Rivers, ce jour où nous étions assis dans le petit bosquet d'aubépine, formé sur les bords de la rivière, lorsque toute la compagnie, dont sir Georges était

du nombre, courut pour voir passer un vaisseau ?

Je me levais pour la suivre ; vous me fîtes la prière de rester, par un regard dont je ne pouvais méconnaître l'expression : rien n'était plus imprudent que de céder à la demande que je lisais dans vos yeux ; cependant je n'eus pas la force de me refuser à ce que vous paraissiez désirer : je restai ; votre main serra tendrement la mienne, et vos regards me peignirent toute la tendresse et tout le feu de l'amour.

Mon cher Rivers, de ce moment délicieux, votre Émilie s'est promise intérieurement de n'être jamais à un autre ; elle a rejeté loin d'elle le sacrifice qu'elle faisait de son bonheur, à cette affectation romanesque de fidélité pour un homme qu'elle trahissait, en le recevant comme un amant ; elle résolut même de lui faire l'aveu de la tendresse que vous lui aviez inspirée, dans

le dessein d'obtenir de son estime et de sa bonté la rupture de ces engagements qui la rendaient malheureuse.

Mon cœur brûle du sentiment de la vertu ; je n'ai pas un soin plus cher que celui de ma réputation ; de quelle amertume ma vie n'eût-elle pas été remplie, si, lorsque je vous connus, j'eusse été l'épouse d'un autre ?

Telle est la force du lien qui nous unit, que je crains, mon cher Rivers, que cette passion de vertu, ce noble sentiment d'honneur et de réputation qui a tant de force dans les âmes portées à la tendresse, n'eût servi qu'à nous rendre plus douloureux les sacrifices que le devoir nous eût forcé de faire à l'amour.

Que je bénis le ciel de nous avoir fait rencontrer avant que ma situation ne m'eût fait un crime de vous aimer ! Je frémis à l'idée du malheur qui eût à jamais empoisonné ma vie, si j'eusse

fait votre connaissance quelques mois plus tard.

J'arrive à l'instant d'une visite que je viens de faire à quatre milles de cette campagne ; je trouve à mon retour une lettre de ma chère Bella, où j'apprends qu'elle sera demain près de moi. Que je suis impatiente de la voir et de lui parler de mon Rivers !

Je suis obligée de vous quitter.

Adieu. Votre, etc.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CLXXX.

Miss Montaigu, à madame Temple.

Rose-Hill, 18 septembre.

JE reçois en ce moment la lettre de ma chère madame Temple ; elle concevra toute la joie que j'éprouve de l'heureux événement dont elle me fait

part. Mon aimable Rivers avait, en quelque sorte, sacrifié jusqu'à l'amour filial à sa tendresse pour moi; cette idée pénible a toujours répandu de l'amertume sur le bonheur que m'offrait la perspective de passer mes jours avec le meilleur des hommes; je pourrai donc maintenant me livrer à la douceur d'être à lui, sans la triste réflexion que nous avons privé la plus tendre des mères d'une partie de son aisance.

Ma chère amie, je goûterais les délices du ciel, si je ne souffrais de ma tendresse trop inquiète. Je m'effraye de la possibilité qu'un jour je sois moins chère à mon Rivers; je l'aime à un tel excès, que je ne survivrais pas à la perte de son affection. Il n'est pas de privations de malheurs que je ne me plairais à supporter pour lui; mais si je perdais son cœur, le seul bien qui me fait chérir la vie me serait enlevé.

Pourrais-je, sans une douleur mor-

telle, voir ces regards d'un amour passionné se changer en ceux de la froide indifférence ?

Mon aimable amie, vous plaindrez un cœur dont la trop grande sensibilité se crée des peines imaginaires ; quelles craintes puis-je avoir ? Aucune femme inspira-t-elle jamais une tendresse égale à celle de mon Rivers ? Et ce cœur noble et généreux peut-il changer par un motif de caprice ? L'étude continuelle de ma vie sera de mériter son affection.

Je veux éloigner de moi des craintes qui l'offensent, et qui détruiraient mon bonheur si je les entretenais plus longtemps.

J'attends M. et madame Fitzgérald à chaque instant.

Adieu. Votre affectionnée,

Émilie Montaigu.

LETTRE CLXXXI.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Bellfield, 17 septembre.

Ce que vous dites est bien vrai, mon cher Fitzgérald ; l'amitié comme l'amour est plutôt l'enfant de la sympathie que celui de la raison ; quoique ce tranquille sentiment soit inspiré par des qualités entièrement opposées à celles qui font naître l'amour, il frappe comme lui dans un moment : il est, ainsi que lui, indépendant, libre comme l'air ; et lorsqu'il est contraint, il perd tout son feu.

Dans ces deux mouvements de l'âme qui viènent par une cause secrète, et que nous ne pouvons définir, les affections s'élèvent au même instant où deux

personnes, dont les esprits sont en harmonie, s'observent mutuellement; cependant elles peuvent quelquefois être excitées par un seul coup-d'œil et sans aucun examen.

Je regarde comme impossible que d'autres que nous-mêmes puissent désigner les objets de notre amour et de notre amitié; nous ne devons être nullement influencés dans notre choix, si nous voulons y trouver le bonheur. Une froide estime peut venir à la suite d'une insipide connaissance; mais l'attachement réel cause une prompte et vive impression.

Le temps et une connaissance plus intime du mérite de la personne qui l'excite, l'augmentent et lui donnent plus de force; mais elle doit être spontanée, ou elle n'est rien.

J'éprouvai à votre sujet ce puissant mouvement de sympathie; j'avais pour vous la prévention la plus flatteuse

avant de connaître combien vous étiez digne de mon estime.

Votre physionomie et vos manières firent sur moi une impression qui me donna l'idée de toutes les vertus que j'ai reconnues depuis en vous, et la confiance qu'elles devaient inspirer.

Il arrive cependant que ces préventions favorables qu'on ressent à la première vue trompent quelquefois, mais ordinairement la figure a des signes fidèles où l'on doit juger de l'âme.

Je compte retourner à la ville dans cinq ou six jours.

Six heures du soir.

Ma mère vient de recevoir une seconde lettre de son parent; il lui mande que dans peu de temps il espère la voir, et il propose une alliance entre sa fille et moi, lui assurant cinq cent mille livres à son mariage, et le reste de sa fortune après sa mort.

Comme le défaut d'Émilie, si l'amour peut lui en trouver un seul, est un excès de générosité romanesque, le défaut des caractères les plus délicats, principalement ceux des femmes, j'ai le plus vif désir que notre union se forme avant qu'elle ne soit instruite de cette offre; elle pourrait voir une preuve de tendresse à me rendre malheureux, pour me faire jouir des avantages de la fortune.

Je vous prierai donc, vous et madame Fitzgérald, de rester à Rose-Hill pour la retenir à la campagne, jusqu'au moment où je serai devenu son époux, et où je n'aurai plus à craindre qu'elle apprène à la ville ce que je veux lui cacher aujourd'hui.

Notre parent peut avoir fait part de son projet à des personnes moins prudentes que celles de notre petite société; et il est possible qu'on l'en instruise, si elle fait un voyage à Londres.

Mais, indépendamment de la crainte que j'éprouve au sujet de son exaltation romanesque, je sens combien il serait contraire à la délicatesse de ne pas lui cacher avec soin le secret de cette proposition, ce qui semblerait donner l'idée que je veux me faire un mérite à ses yeux de mon refus.

Ce n'est pas à vous, mon cher ami, que j'aurai besoin de dire que les bienfaits de la fortune ne sont rien pour moi, sans l'être adoré qui seul me les rend désirables; vous connaissez mon cœur, et vous savez aussi que c'est là le sentiment de tous ceux qui aiment avec passion.

Mais je puis vous dire plus encore, et c'est une vérité; je ne souhaite pas même une augmentation d'aisance, en considérant qu'elle nuirait peut-être au bonheur qui m'est promis avec la plus aimable des femmes. Je suis indifférent à tout autre bien qu'à celui de

l'indépendance : les richesses ne me rendraient pas plus heureux ; au contraire, elles dérangeraient mon petit plan de jouissances, en me forçant à donner à cette foule d'égoïstes que la fortune attire, les heures précieuses que je dévoue aux plaisirs domestiques et à l'amitié.

Je pense que mon revenu sera précisément celui qu'un homme sage pourrait souhaiter, et je ferais, dans toute la sincérité de mon cœur, cette prière philosophique avec le roi prophète :

« Seigneur, ne m'envoyez ni pauvreté ni » richesses. »

J'aime infiniment les vallons, et je n'ai jamais eu de goût pour les perspectives très-étendues.

Je me hâte de terminer les affaires qui me retiènent ici, et j'espère être à Rose-Hill lundi prochain ; je serai dans une pénible anxiété jusqu'à l'heu-

reux jour qui me rendra l'époux de mon Émilie.

Dites à madame Fitzgérald que je brûle d'impatience de lui présenter mes hommages.

Adieu. Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE CLXXXII.

*Le comte de***, au capitaine Fermor.*

Richemond, 18 septembre.

Me voici de retour à Richmond d'un petit voyage que je viens de faire. Je me réjouis de votre arrivée, et je suis impatient de vous voir, mon cher Fermor, puisqu'il est encore permis à mes vieux ans d'espérer ce plaisir.

Comment se porte ma petite Bella? J'en suis plus amoureux que jamais; c'est un secret que vous aurez soin de

au capitaine Fitzgérald, que pourrait alarmer, car je suis un aussi dangereux qu'un homme de quatre-vingts ans puisse l'être.

Je vous suis extrêmement obligé de m'avoir fait connaître un homme très-aimable dans votre ami, le colonel s.

commence à sentir les inconvénients de l'âge à un tel point que j'éprouve de la reconnaissance pour tous les jeunes gens qui viènent me visiter, et je regarde chaque nouvelle connaissance agréable au-dessous de trente ans, comme un bien sur lequel je n'avais plus aucune raison de compter.

Vous savez que j'ai toujours estimé les avantages personnels bien au-dessus de tous ceux donnés par le hasard, et que ceux qui les possèdent me paraissent beaucoup plus en droit d'en être enorgueillis.

La jeunesse, la santé, la beauté, l'esprit, sont des biens réels ; la fortune et le rang ne sont auprès que des biens imaginaires ; c'est pourquoi je regarde le jeune homme qui veut bien visiter un vieillard, comme la santé qui s'approche de la maladie, l'être raisonnable qui s'entretient avec l'insensé, et les grâces de la jeunesse qui se réunissent à la difformité de l'âge.

Telle est la différence que j'établis entre les personnes revêtues seulement de la faveur, et celles qui, dans l'obscurité, jouissent des heureux dons de la nature.

Le colonel Rivers m'a fait l'honneur de passer un jour avec moi ; depuis long-temps je n'avais trouvé de moments aussi agréables ; l'envie que j'avais de soutenir l'opinion flatteuse que vous lui avez donnée de moi, et le désir que j'avais de l'engager à renouveler sa visite, m'ont fait éloigner au-

tant que possible tout ce qui pouvait rappeler le triste vieillard, et j'espère que votre ami vous dira que les heures qu'il a passées près de moi ne lui ont pas tout-à-fait paru traînées lentement par l'ennui.

Je vous attends avec M. et madame Fitzgérald, et je compte bien que vous me donnerez quelque temps à Richemond.

J'ai le meilleur champagne qui existe, et je trouve autant de plaisir à le boire qu'à vingt-cinq ans.

Adieu. Votre vieux ami,

H***.

LETTRE CLXXXIII.

Miss Montaigu, au colonel Rivers.

Rose-Hill, 18 septembre.

Comme je venais de vous envoyer une lettre, j'ai reçu la vôtre.

Vous me dites, mon cher Rivers, que la profonde émotion que je montrai à la vue de sir Georges, lorsque vous parûtes ensemble à Montréal, vous donna la crainte qu'il ne m'eût inspiré de l'amour ; que vous étiez jaloux de la rougeur qui se répandit sur mes joues lorsqu'il entra dans la chambre ; que vous y pensez même encore avec peine ; que vous imaginez toujours que j'avais autrefois quelque mouvement de tendresse pour lui, et vous me demandez la cause de cette confusion qui vint me troubler à sa vue.

Je l'avouerai, cette émotion ; il est vrai qu'elle était trop visible pour ne pas être remarquée ; mais était-il seul, mon cher Rivers ? Pouvez-vous oublier que le plus aimable des hommes l'accompagnait ?

Sir Georges était fort bien ; j'ai souvent regardé sa personne avec admira-

tion, mais c'était celle que fait éprouver une statue.

J'écoutais froidement l'expression de son amour; je ne sentais aucun trouble à sa vue; mais lorsque vous paraissiez, mon cœur battait violemment; la rougeur et la pâleur couvraient tour à tour mon visage; une douceur inconnue se peignait dans mes yeux; ma voix était tremblante, et chaque pulsation de mes artères annonçait le maître de mon âme.

Nos amis sont arrivés; je me hâte de les aller reçevoir. Adieu; soyez assuré que jamais un soupir ne s'est échappé du sein de votre Émilie, qu'il ne soit pour son Rivers.

Votre, etc.

Émilie Montaigu.

LETTRE CLXXXIV.

Le capitaine Fitzgérald, au colonel Rivers.

Londres, 18 septembre.

Je reçois en ce moment votre lettre; nous partons dans une heure pour Rose-Hill, d'où je finirai cette réponse, et j'espère vous donner des nouvelles agréables de votre Émilie.

Vous avez sans doute raison de garder aujourd'hui le secret sur la proposition dont vous me parlez; comptez sur notre discrétion; j'aurais désiré cependant qu'il eût été possible que vous eussiez la dot sans la demoiselle.

Louer votre délicatesse extrême dans cette occasion, serait vous offenser; il n'était pas en vous d'agir autrement; vous ne faites rien de plus que d'être en rapport avec vous-même.

Je partage votre idée sur la situation champêtre qui vous paraît la plus agréable ; une maison environnée de bois et de montagnes, dont les yeux peuvent embrasser toute la vue, annonce un maître heureux qui trouve chez lui la paix et la joie ; au contraire, une perspective illimitée peint celui qui cherche le bonheur au-dehors.

J'aime la campagne ; le goût des tableaux qu'elle présente naît avec nous ; lorsque nous avons recherché vainement le plaisir parmi les beautés factices de l'art, nous sommes forcés de revenir au point d'où nous étions sortis, et nous trouvons nos vraies jouissances dans l'aimable simplicité de la nature.

Rose-Hill, neuf heures du soir.

Je crains biens qu'Émilie ne soit instruite de votre secret ; elle est toute en larmes depuis l'instant qui a suivi notre arrivée ; le domestique part pour

le bureau de la poste; je n'ai que le temps de vous dire que nous resterons ici jusqu'au jour où vous y serez rendu, et que vous hâterez autant que possible.

Adieu. Votre ami,

Y. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXXV.

Miss Montaigu, au colonel Rivers.

Rose-Hill, 18 septembre.

SI je n'étais pas assurée, comme je le suis, mon cher Rivers, de votre estime et de votre attachement, je tremblerais à la demande que je viens vous faire.

C'est de suspendre notre mariage pour quelque temps, et de ne pas chercher à connaître la cause de ce délai.

Soyez bien sûr de ma tendresse; croyez que vous occupez mon âme toute entière, que vous m'êtes plus cher que la vie, que jamais aucune femme n'eut une passion semblable à la mienne, que je ne vis, ne respire que pour vous seul, et que je mourrais avec joie pour vous rendre heureux.

Quelles sont les expressions qui peindront l'ardeur et la tendresse de mes sentiments au plus chéri des hommes? Comment saurai-je le convaincre de la souffrance que j'éprouve à lui faire une prière si contraire au désir de mon cœur?

Mais il ne doutera pas de l'affection de son Émilie; je ne supporte pas l'idée qu'il le puisse même un seul instant; ce que je souffre en ce moment ne peut se décrire.

Mon âme est trop agitée pour me laisser le pouvoir de vous en dire davantage.

Je vous écrirai dans peu de jours.

Je ne sais ce que je vous ai dit ; mais, mon cher Rivers, ma pensée distincte, c'est que je vous aime, et vous ne pouvez concevoir à quel excès.

Adieu.

Votre, etc.

Émilie Montaigu.

LETTRE CLXXXVI.

Le colonel Rivers, à mis Montaigu.

Bellfield, 20 septembre.

Non, Émilie, vous n'avez jamais aimé ; j'ai remarqué souvent avec peine votre air de tranquillité dans les choses qui touchaient notre mariage.

Votre attention trop scrupuleuse aux bienséances qui vous a fait quitter la maison de ma sœur, m'aurait donné de

vives inquiétudes, si l'amour n'avait mis un bandeau sur mes yeux.

Femme cruelle ! non, je le répète, vous n'avez jamais aimé ; je possède votre amitié, mais vous ne connaissez rien de cette passion brûlante, de ce tendre enthousiasme, qui nous rend indifférents à tout ce qui n'est pas son objet ; votre amour vient de l'imagination et non du cœur.

Les ardentes protestations que renferme votre dernière lettre sont une preuve que vous avez le sentiment secret de votre indifférence ; vous me réitérez trop souvent que vous m'aimez, vous affectez trop de le dire ; cette crainte excessive de ne pouvoir me persuader de votre tendresse, montre d'une manière trop évidente que vous sentez bien que j'ai raison de la soupçonner.

Vous avez porté dans mon cœur le trouble et l'amertume ; mille craintes,

mille doutes cruels viènent tour à tour l'accabler ; peut-être un homme plus heureux !.....

Non, mon Émilie, malgré l'égarement de mes idées, je ne serai pas injuste, je ne vous accuserai pas d'inconstance; je me plaindrai seulement de votre froideur : vous n'avez jamais senti la vive impatience de l'amour, si vous pouvez condamner un homme pour qui vous ayiez la moindre estime à souffrir plus long-temps de semblables tortures.

S'il existe une cause réelle à ce délai, pourquoi me la cacher? N'ai-je pas le droit de connaître ce qui me touche de si près? Mais quel motif pouvez-vous avoir? N'êtes-vous pas maîtresse de vous-même?

Mon Émilie, vous rougissez de m'avouer l'insensibilité de votre cœur : vous croyiez autrefois éprouver de l'a-

mour, et vous n'osez me dire aujourd'hui que vous étiez dans l'erreur.

Vous ne pouvez être influencée par aucune idée relative à notre fortune ; ce n'est pas une cause de cette nature qui peut vous avoir fait rétracter une promesse, où je trouvais déjà le bonheur ; si je possède les doux sentiments de votre âme, je suis plus riche qu'un prince oriental.

Que nous importe, ma chère, quelle place nous soit réservée dans ce court voyage de la vie ? La fortune est-elle la seule chose essentielle au bonheur ? Les affections tendres sont les uniques sources des vrais plaisirs ; les premiers, les plus respectables titres aux yeux de la raison et du sentiment, sont ceux d'ami, d'époux et de père : c'est de ces doux et puissants liens de la nature que votre Rivers attend sa félicité.

Vous n'avez qu'un seul moyen, ma

chère Émilie, de me convaincre de votre tendresse ; je partirai demain pour Rose-Hill ; à mon arrivée, je recevrai votre main, ou vous direz avec franchise que votre Rivers n'a jamais intéressé votre âme.

Écrivez-moi par un message que vous m'enverrez promptement à la ville, dans la maison de ma mère ; je ne puis supporter cet affreux tourment d'incertitude.

Il n'existe pas un être aussi malheureux que je le suis maintenant ; je n'ai jamais senti, comme à ce moment, tout l'excès de ma passion ; il faut, mon Émilie, que vous soyiez à moi, ou que je renonce à la vie.

Édouard Rivers.

LETTRE CLXXXVII.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitztgérald.

Fellfield, 21 septembre.

Tout ce que je craignais est arrivé sans doute. Émilie connaît sûrement cette maudite proposition ; et, par une délicatesse exagérée, un dévouement qui, cependant, ne peut s'allier avec l'amour, elle désire suspendre notre mariage jusqu'à l'arrivée de mon parent.

Je suis blessé au-delà de toute expression de la manière dont elle vient de m'écrire à ce sujet ; l'expérience que j'ai relativement à sir Georges me prouve que ce désintéressement n'est pas celui d'un cœur vraiment passionné.

C'est là ce qui me fait craindre que cette générosité romanesque ne vienne d'une indifférence dont je ne la croyais pas susceptible, et que son affection ne soit qu'un vif sentiment d'amitié ; je vous l'avoue, mon cœur n'en serait point satisfait.

Je voudrais occuper, envahir, absorber toutes les facultés de son âme.

J'ai souffert assez long-temps de tous les délais que la prudence est déjà venue apporter à mon bonheur, je ne peux plus vivre sans elle ; si elle m'aime, il faut que nous soyions jeudi l'un à l'autre.

Adieu. J'arriverai presque aussitôt que cette lettre.

Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE CLXXXVIII.

Miss Montaigu, au colonel Rivers.

Rose-Hill, 21 septembre.

SERAIT-IL possible ? Mon Rivers peut-il douter de la tendresse de son Émilie ?

N'ai-je pour vous que de l'estime, mon cher Rivers ? Se peut-il que mes yeux vous ayent si mal exprimé les sentiments de mon cœur ?

Vous m'accusez de ne pas ressentir votre impatience ; mais ne voulez-vous rien accorder à la modestie, à la réserve délicate de mon sexe ?

Que ne pouvez-vous lire dans le fond de mon âme ! vous cesseriez bientôt de m'appeler insensible et cruelle.

Oubliez-vous ces temps où mon cœur, incertain de vos sentiments, trahissait

à chaque instant sa faiblesse ? où mes regards vous peignaient l'ardente passion qui l'égarait ? où, tout mon être absorbé dans les délices que je trouvais à vous voir, j'oubliais que j'étais presque l'épouse d'un autre ?

Mais je n'ose vous en dire davantage ; mon Rivers pense que j'en ai déjà trop dit ; la tendresse de son Émilie le fatigue ; il se plaint qu'elle lui exprime trop souvent combien elle l'aime.

Vous me dites qu'il ne me reste qu'un moyen de vous donner la preuve de mon affection.

Eh bien ! vous l'aurez cette preuve : je serai à vous quand vous le voudrez, quoique notre malheur commun doive en être la suite ; il n'est pas de considération qui m'arrête là où le bonheur de mon Rivers est intéressé ; fera-t-il jamais une prière à son Émilie qu'elle ait le pouvoir de lui refuser ?

Vous êtes l'arbitre de mon sort ; je

n'ai de volonté que la vôtre; croyez qu'il me fallait un motif bien puissant pour me forcer à porter un moment le trouble dans ce cœur adoré : vous connaîtrez un jour à quel excès je vous ai aimé.

Que l'empire du monde ou votre amour me soient offerts, je n'hésiterais pas un moment sur le choix, eussé-je même la certitude cruelle de ne jamais vous revoir.

Je ne puis me former une idée de bonheur semblable à celui d'être aimée du meilleur des hommes.

Jugez si je pouvais souhaiter le retard d'un événement qui doit consacrer ma vie au doux emploi de le rendre heureux?

Je vous prierai seulement de ne pas me demander, jusqu'au jour où je croirai convenable de vous le dire, pourquoi je vous ai fait la prière de remettre à quelque temps notre mariage;

jusque-là qu'il soit oublié que je vous aye jamais fait une semblable demande.

Mon cher Rivers, vous accorderez bien cette preuve de complaisance à celle qui vous en donne de si grandes qu'elle ne peut rien vous refuser.

Adieu. Votre, etc.

Émilie Montaigu.

LETTRE CLXXXIX.

Le colonel Rivers, à miss Montaigu.

Londres, 21 septembre, deux heures.

Pourrez-vous, mon ange bien-aimé, pardonner à ma brusque impatience, et l'attribuer à son vrai motif, l'excès de l'amour?

Aurais-je donc la monstruosité de blâmer les douces expressions de tendresse de ma chère Émilie? Je me hais

d'avoir été capable d'écrire une telle injure.

Qu'elle soit bien assurée, mon Émilie, que je me conformerai scrupuleusement à tout ce qu'elle désire : est-il une condition que je ne m'empresserais d'accepter pour obtenir la plus aimable des femmes ?

Je vais suivre votre message, et je serai à Rose-Hill avant neuf heures.

Adieu, ma bien-aimée, ma tendre Émilie.

Votre fidèle ami,

Édouard Rivers.

LETTRE CXC.

Le colonel Rivers, à John Temple.

Rose-Hill, 21 septembre, dix heures du soir.

La plus chérie des femmes consent à me rendre heureux : elle a fait quelque

résistance ; elle paraissait incertaine, agitée ; mais enfin la tendresse a surmonté ses combats intérieurs : demain je lui donnerai le tendre nom d'épouse.

Nous partirons immédiatement pour votre campagne, où nous espérons arriver le lendemain à l'heure du dîner ; vous remettrez à une semaine le voyage que vous devez faire à Londres, le temps où nous avons le projet d'aller à Bellfield.

Le capitaine Fermor et madame Fitzgérald nous accompagnent ; miss triss H***, la parente d'Émilie, a des affaires qui l'en empêchent, et Fitzgérald est obligé de rester encore un mois à la ville pour traiter l'objet relatif à son grade de major.

Mon Émilie ne m'a jamais paru aussi belle que dans cette soirée ; le doux et modeste embarras de son maintien, la tendresse qui se peint dans ses

regards, dans sa physionomie, répandent sur toute sa personne un charme divin.

Adieu. Je ne puis vous donner qu'un instant, et même c'est un vol que je fais à l'amour.

Dites mille choses tendres pour moi à ma mère et à Lucie.

Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE CXCI.

Le même, au même.

Rose-Hill, 22 septembre, onze heures.

Elle est à moi, mon cher Temple, et je goûte les joies enivrantes du ciel.

Comment vous peindre le nouvel agrément qui l'embellit encore? La dignité, la grâce, la douce majesté de

son air enchanteur sont accompagné
du sourire des anges : ses yeux expr
ment un attendrissement ; et l incarn
de ses joues, une pureté d'affectio
que nul langage ne peut rendre.

J'envie au capitaine Fermor le bo
heur d'être avec elle dans la mêm
voiture ; je serai sans doute une tris
compagnie pour Bella, qui veut abso
lument que je sois son sigisbé pendan
le voyage.

Adieu. Les chaises sont à la porte.

Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE CXCII.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Temple-House, 29 septembre.

Je regrète plus que je ne peux vous l'exprimer, que vous ne soyiez pas avec nous.

J'aurais dans chacun de mes amis les plus chers un temoin de mon bonheur.

Je pensais que ma tendresse pour Émilie surpassait même tout ce qu'un homme eût jamais ressenti, et cependant chaque jour elle augmente encore; chaque instant me découvre en elle un nouveau sujet de l'aimer.

La pureté angélique de cette âme tendre est à un excès que l'on ne peut concevoir; je l'aurais adorée, n'eût-

elle pas réuni d'autres charmes ; quel attrait séduisant la modestie répand sur la beauté !

Nous allons demain nous installer à Bellfield ; je suis impatient de voir ma douce amie au milieu de son petit empire ; le tourbillon dans lequel nous vivons à la maison de Temple me fatigue ; je ne voudrais pas mener la même vie que lui, pour toute sa fortune ; je soupire après l'heureuse liberté de passer mon temps, selon mes désirs, dans le sein de la retraite et de l'amitié.

Que les hommes connaissent peu les moyens qu'ils ont de faire leur propre bonheur ! Il n'est pas un seul plaisir désidérable qui ne soit presque au pouvoir de tous les humains.

Aveuglés sur les vraies jouissances que nous pouvons toujours obtenir, tourmentés de la soif de ces biens que nous imaginons faussement nécessaires à la douceur de notre vie, nous lais-

sons nos plus beaux jours s'écouler dans une triste végétation ; nous abandonnons les plaisirs convenables à notre nature, et l'esprit sans cesse occupé de projets ambitieux qui ne se réalisent jamais ; nous perdons les heures précieuses qui devaient être embellies par les délices du sentiment.

Hâtez-vous de nous rejoindre, mon cher Fitzgérald ; vous seul manquez à notre petit cercle d'amis.

Adieu. Votre affectionné, etc.

Edouard Rivers.

LETTRE CXCIII.

Le même, au même.

Bellfield, 3 octobre.

Qu'il est doux, mon cher ami, d'obliger ce qu'on aime ; mon cœur est enivré de joie du plaisir que trouve

Emilie dans les embellissements et la jolie distribution de son appartement, que j'ai rendu aussi gai que la riante matinée ; il est réellement d'un goût charmant, et l'on croirait qu'il est orné par la main de l'amour ; il est composé d'une chambre à coucher et d'un cabinet de bibliothèque à la suite, où je ne veux jamais pénétrer ; il est agréable d'avoir un lieu que nous puissions regarder comme nous appartenant exclusivement, un sanctuaire *sacré* où nous puissions même nous séparer de ceux qui nous sont les plus chers.

C'est un plaisir que j'ai appris à goûter presque dès l'enfance, et par cela même, il est un des premiers que j'ai cherché à procurer à ma douce Emilie.

Je lui ai dit cependant que j'espérais être quelquefois du nombre des élus qu'elle admettrait dans sa petite retraite.

Son regard, son tendre sourire, ces

yeux où se peignaient la reconnaissance et l'amour, m'ont causé des transports qu'une âme sensible et passionnée peut seule concevoir.

Mon cher Fitzgérald, je n'ai jamais été vraiment heureux avant ce moment : l'affection que j'éprouvais avait une douceur infinie; mais l'idée que l'objet de ma tendresse pouvait avoir perdu quelque chose de l'opinion générale, me donnait un regret qui venait altérer mon bonheur.

Elle possède mon estime, parce que je connais les douces et nobles vertus de son âme ; mais j'ai besoin de la voir estimée par les autres.

Avec Émilie je goûte ce plaisir dans toute sa perfection ; elle est le charme de tous ceux qui la voient : elle inspire également le respect, l'amour et l'estime.

Elle ne paraît flattée de l'admiration qu'elle excite que par l'idée qu'elle sa-

tisfait l'orgueil de son amant. Quelles délices pour mon cœur, lorsque tous les yeux sont fixés sur elle, de voir ses regards chercher les miens, et pour moi seul, attentive, paraître insensible à tout autre empressement !

Je goûte les douceurs de l'amitié comme celles de l'amour ; si vous étiez ici, mon cher Fitzgérald, nous serions le plus heureux groupe de la terre ; mais toute la vivacité de Bella ne peut éloigner d'elle un air de tristesse en votre absence.

Venez donc parmi nous le plus tôt possible, mon cher ami, et faites qu'il ne nous reste plus rien à désirer.

Adieu.

Votre, etc.

Edouard Rivers.

LETTRE CXCIV.

Le capitaine Fitzgérald, au colonel Rivers.

Londres, 8 octobre.

Il est cruel à vous, mon cher Rivers, de vous jouer ainsi de mon triste exil, par vos descriptions de bonheur.

Malgré tout mon dépit, je suis fâché pourtant d'être obligé de rompre votre aimable société; mais il est absolument nécessaire que Bell et mon père reviènent à la ville sans délai, pour arranger quelques affaires de famille indispensables, avant que je puisse être en possession du grade que je sollicite.

Véritablement je ne suis pas fort empressé de laisser plus long-temps Bell au milieu de vous; elle se loue tant de vos petits soins, de vos tendres atten-

tions pour elle et mistriss Rivers, que je crains bien, lorsqu'elle me retrouvera, de ne lui paraître plus qu'un personnage très-insouciant.

Vous prenez, à ce qu'il me semble, le moyen sûr de perdre, non seulement votre femme, mais aussi la mienne, et c'est un soin que je tâchera certainement de prévenir.

Offrez mes hommages à toutes les dames de votre famille.

Adieu. Votre ami,

J. FITZGÉRALD.

LETTRE CXCV.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Bellfield, 10 octobre.

Vous êtes un méchant, Fitzgérald, et je suis presque tenté de garder de force l'aimable Bella; prenez tous les

hommes qui m'entourent, si cela vous convient ; mais je ne puis me résigner à la perte d'une femme de ma société, et surtout celle d'une femme comme la vôtre.

Si je n'étais pas plus amant que mari, je crois, en vérité, que je chercherais à me venger un peu.

Pour me rendre heureux, il faudrait me placer au milieu d'un cercle de femmes toutes agréables comme celles que j'ai maintenant près de moi, et ne pas en laisser approcher un seul homme.

Je suis un véritable usurpateur du sexe, et je dirais volontiers que je n'ai de goût pour aucune autre société que celle des femmes ; j'aime leurs charmants petits riens au-delà de tous les entretiens les plus sensés et les plus savants du monde.

Ce n'est pas que je veuille insinuer qu'elles ayent une intelligence plus

bornée que la nôtre; qu'elles soyent moins capables d'apprendre, ou même que l'instruction ne leur conviène pas autant qu'à nous.

Loin de là, toutes les connaissances qui tendent à polir les mœurs et les manières, sont, à mon avis, réservées particulièrement aux femmes.

Vous ne méritez pas une plus longue lettre.

Adieu. Votre ami,

Ed. Rivers.

LETTRE CXCVI.

Mistriss Rivers, à mistriss Fitzgérald.

Bellfield, 28 octobre.

Je suis bien convaincue, ma chère Bella, que je ne mérite pas les éloges que mon Rivers me prodigue; mais le plaisir que j'en reçois n'est pas moins

vif, par cette considération; je dirais même qu'elle y ajoute encore : moins ses louanges me paraissent méritées, plus elles me sont flatteuses, comme une des plus grandes preuves de son amour; de cet amour exalté qui donne des charmes imaginaires, embellit et voudrait diviniser son objet.

Être aimable à ses yeux m'est plus doux que de le paraître à ceux de tous les hommes; ou, pour m'exprimer différemment, avec sa tendresse, l'admiration du monde entier n'a rien qui me flatte; c'est pour son amour seul que je souhaite de la beauté; c'est pour justifier la tendre préférence qu'il me donne, que je voudrais posséder tous les agréments qui séduisent.

Que ces ombrages plaisent à mon cœur! c'est la présence de mon Rivers qui leur prête le charme secret que j'y trouve; chaque objet s'embellit à mes yeux, depuis le moment où ils

ont rencontré les siens ; il semble que sa tendresse ait renouvelé mon existence.

Vous avez raison, ma chère Bell, le ciel nous forma sans doute pour être heureux, même dans ce monde ; et c'est remplir ses vues que de chercher le bonheur, sans nuire à celui des autres.

Cette leçon me paraît clairement tracée dans le livre que la providence a mis devant nous ; l'univers entier sourit ; la terre est parée de mille couleurs brillantes ; les animaux sont joyeux et folâtres ; les oiseaux chantent ; en nous livrant à la gaîté de l'innocence, nous semblons nous conformer à l'ordre de la nature, à la volonté de ce pouvoir bienfaisant, à qui nous devons l'être.

Si le créateur suprême avait eu le dessein de nous condamner à la tristesse, il aurait, ce me semble, revêtu la terre d'une teinte sombre, et non

de cette verdure animée, l'heureux emblème de la joie.

Je suis forcée de vous quitter.

Adieu, ma chère Bell. Votre fidèle amie,

Émilie Rivers.

LETTRE CXCVII.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Bellfield, 14 octc

Vous me flattez bien agréable[ment] mon cher Fitzgérald, par les [éloges] que vous donnez à mon Émilie; mais il faut que vous la voyiez encore pour la trouver mieux; elle est chaque jour plus séduisante; je suis étonné qu'un seul homme puisse la contempler sans amour.

Cependant, quel que soit l'attrait de

sa beauté, c'est encore là son moindre mérite ; les grâces de son esprit, de cet esprit juste et brillant, cultivé par toutes les connaissances qui appartiènent à son sexe, la sensibilité, la modestie, la franchise, ces vertus précieuses qui règnent dans son cœur, répandent autour d'elle un charme presque divin.

Elle possède, au plus haut degré que je trouvai jamais dans aucune personne, la grande politesse du monde, sans avoir perdu cette douce simplicité de manières, cette candeur, cette pureté de sentiments qu'il est si rare de conserver au milieu de la société.

Je vais souvent me promener seul pour avoir le bonheur de revenir à elle ; ces petites absences raniment d'un feu nouveau notre tendresse ; toutes mes idées se confondent délicieusement à la vue de ce temple d'amour ; ma douce Émilie vient à ma

rencontre avec un sourire ; ses yeux brillent de l'expression de la joie lorsque je m'approche ; elle reçoit mes amis avec le plaisir le plus vif, parce qu'ils sont mes amis ; je leur envie presque son aimable attention, quoiqu'elle ne leur soit donnée que pour mon amour.

Une élégante simplicité règne dans sa parure et dans sa maison ; et si quelqu'un des petits ornements dont elle embellit l'une et l'autre semble me plaire davantage, elle est transportée de plaisir ; mais, ce qui me charme plus encore, c'est la tendresse de ses soins pour ma mère dont le cœur ne fait plus aucune différence entre elle et ses enfants.

Mon bonheur surpasse toutes les idées que je m'en étais formées ; si j'étais un peu plus riche, je n'aurais plus rien à désirer ; cependant n'imaginez pas, mon ami, que cette réflexion prène quelque chose sur ma félicité.

Je possède assez de biens pour moi, j'en ai même assez pour Émilie; l'amour nous rend indifférents à tout le faste de l'opulence.

Mais je n'ai pas assez pour recevoir mes amis comme je le voudrais, et pour jouir du plaisir céleste de la bienfaisance.

Nos relations nous forçant à conserver une certaine apparence, nous serons obligés de porter une attention stricte à nos affaires; mais notre mutuel attachement nous rendra facile toute espèce de soins.

Mon âme entière est absorbée par cette femme charmante, et je crains que l'exaltation de mes sentiments ne paraisse ennuyeuse, même à votre indulgente amitié; je sens que je dois cependant restreindre l'expansion de ma tendresse, et apprendre à écrire sur des sujets indifférents.

Je suis toujours plus satisfait du

genre de vie que j'ai choisi ; et si ma fortune était plus considérable, je voudrais passer la plus grande partie de l'année à la campagne, augmenter ma maison, et la remplir d'amis.

La situation du pays est très-jolie, quoiqu'elle n'offre pas les beautés pittoresques et majestueuses auxquelles nous étions accoutumés dans le Canada.

La maison est sur le penchant d'une colline ; au pied se trouve un vaste jardin, arrosé par un petit canal, dont le courant va se perdre à quelque distance dans une île d'osiers. Un pont rustique s'élève au milieu, et conduit à une longue et charmante prairie, où paissent maintenant de nombreux troupeaux de moutons.

Émilie fait mille projets d'embellissements pour le jardin, et veut qu'il soit l'année prochaine un labyrinthe délicieux, un paradis terrestre digne de ses aimables habitants ; elle y forme

déjà des promenades, et donne à tout ce qui environne l'habitation, autant de charme que le goût réglé sur une modique dépense peut en répandre.

Moi, de mon côté, je choisis des lieux pour des plantations plus vastes; et comme un bon citoyen qui cherche non seulement son propre avantage, mais celui de ses compatriotes, j'élève des chênes qui puissent un jour les conduire aux terres lointaines.

Je crois que nous autres habitans des campagnes, tout en conservant notre indépendance, nous sommes à la fois les meilleurs citoyens et les plus estimables sujets du monde.

Heureux dans notre intérieur, nous ne cherchons pas à détruire le repos des autres ; adonnés à des soins également agréables et utiles, nous ne formons pas un projet d'ambition qui ne serve à notre pays comme à nous-mêmes.

Quelqu'un m'interrompt, et je suis

forcé d'en rester là de mes réflexions philosophiques.

Adieu.

Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE CXCVIII.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

17 octobre.

Je reconnais mieux, chaque jour, mon cher Fitzgérard, combien il importe à la félicité de ne pas laisser émousser la sensibilité du cœur par une foule d'intrigues avant le mariage.

Temple aime ma sœur, il est heureux avec elle ; mais son bonheur n'est pas du même genre que le vôtre et le mien : elle est d'un extérieur charmant, et ses yeux la voient ainsi ; elle est aimable,

douce, vertueuse, et il l'estime; il la préfère à toutes les autres femmes, mais il ne sent rien de cette tendresse ardente, de cette extrême délicatesse d'affection, qui donnent à l'amour un charme auquel je ne voudrais pas renoncer pour l'univers entier.

Son amour tient uniquement à la passion, et par cela même il est sujet à s'altérer : le nôtre est un vif sentiment du cœur, que le temps ne fait que rendre plus cher et plus agréable.

Le tumulte des désirs est la fièvre de l'âme ; son bien est cette situation délicieuse où elle est doucement émue et non violemment agitée; ce repos qui ne doit se trouver que là où l'estime et l'amitié sont la base de l'amour, et où nous pouvons être heureux sans offenser l'objet aimé; enfin, dans un mariage de choix.

La vie est un voyage que la passion

rend orageux, et que l'amour embellit et égaye.

La dissipation, les plaisirs continuels qui règnent dans la maison de Temple, conserveront sans doute à ma sœur ce qu'il peut lui donner de tendresse ; mais elle deviendrait un sentiment tiède et languissant dans cette vie retirée, qui aurait mille charmes pour des esprits comme les nôtres.

Je vous avouerai que j'ai des craintes sur le bonheur à venir de Lucie.

Mais je laisse un si pénible sujet.

Adieu. Votre affectionné,

Edouard Rivers.

LETTRE CXCIX.

Le capitaine Fitzgérald, au colonel Rivers.

19 octobre.

RIEN ne fait mieux connaître le prix de l'amitié, mon cher Rivers, que l'envie qu'elle excite.

Le monde nous passera plutôt les avantages donnés par la fortune, le génie ou la beauté, que celui d'avoir un véritable ami; tous les cœurs durs, égoïstes, éprouvent un noir mouvement d'envie, à la vue de ces relations sociales qui font la douceur de l'existence, et que l'amour personnel et de vils préjugés nous empêchent de former.

Ceux qui ne possèdent ni la faculté de sentir cette généreuse affection, ni le mérite qui doit l'inspirer; ces êtres nuls haïssent tous ceux qui, sous ce

rapport, sont plus heureux qu'eux-mêmes ; ils regardent un ami comme un trésor inappréciable qui ne peut jamais être en leur puissance, et ils sont ennemis éternels de la classe privilégiée qui jouit du bien après lequel ils soupirent en vain.

Quant à moi, j'aime mieux être dupe de mille fausses protestations d'amitié, que de ne pas m'y livrer, par la crainte de me voir trompé.

Les dupes sont au moins heureux dans leurs moments d'illusion ; mais les cœurs froids, soupçonneux, resserrés, ne connaissent jamais rien du plaisir social.

A mesure que nous perdons notre confiance dans les vertus des autres, nous détruisons notre propre bonheur.

Ce fut la remarque de cette basse jalousie, sentiment si honteux pour la nature humaine, qui engagea lord Halifax, dans ses conseils à une jeune per-

sonne ; l'école de l'art, de la pruderie et de l'égoïsme, à la prévenir contre toutes les amitiés, ou, comme il les appèle, *ces tendresses* qui seraient pour les autres des sujets d'envie, et la feraient détester par le plus grand nombre.

Après l'affection de ma douce Bella, je ne connais pas un plaisir aussi cher à mes yeux que celui que je trouve dans votre amitié ; et pour les richesses d'un monarque oriental, je n'y voudrais pas renoncer.

J'estime Temple ; j'aime sa conversation ; elle est gaie, spirituelle, agréable ; mais je n'aurai jamais pour lui le sentiment que vous m'inspirez.

Je ne pense pas que vous puissiez avoir aucun motif de crainte sur la félicité de votre sœur ; il l'aime, et sa manière d'être à elle offre une certaine variété, une sorte de caprice aimable qui, je crois, lui conservera le

cœur d'un homme de son caractère, plutôt que son mérite, et même les agrémens de sa personne.

Elle est d'une beauté parfaite, plus régulière que celle de Bella et même d'Emilie, s'il m'est permis de vous le dire.

J'entends qu'elle doit être jugée telle par le peintre ; car, aux yeux d'un amant, la beauté de sa maîtresse est la seule qu'il voye sur la terre.

Je rends justice à tous les charmes de votre sœur ; mais ceux de Bella me paraissent mille fois plus séduisants ; elle a pour moi l'art d'inspirer davantage ; et pour moi, en toutes choses, elle est la plus belle des femmes.

Dans laquelle croyance je souhaite vivre et mourir.

J'ai l'idée que vous et moi, Rivers, nous ne cesserons pas d'être heureux ; une vraie sympathie, un doux penchant fondé sur l'estime, ont

tissu les nœuds qui nous lient; la tendresse délicate et la vertu des deux objets les plus aimables de leur sexe nous promettent que l'amour embellira toujours notre union.

Nous avons l'un et l'autre des affections vives et profondes ; nous aimons l'entretien des femmes, et nos cœurs ne sont pas corrompus par de mauvaises liaisons avec le sexe.

Je suis obligé de vous quitter.

Adieu. Votre ami,

J. FITZGÉRALD.

Bell vous écrit ; je vais être jaloux.

LETTRE CC.

Mme Fitzgérald, au colonel Rivers.

Londres, 19 octobre.

JE meurs de revoir encore Bellfield, mon cher Rivers ; j'aime à la passion

votre petit bois ; c'est un labyrinthe extrêmement joli pour un jardin anglais, mais ce n'est rien auprès de Montmorency et les chers ombrages de Sillery ; peut-il en rappeler le charme ?

Mais, pour en revenir à ceux de Bellfield, ils sont réellement très-agréables ; sans que l'on puisse remarquer particulièrement aucun objet de votre paysage, l'ensemble est d'un aspect charmant ; vous observerez cependant que je ne puis me former la moindre idée de paradis terrestre sans un Adam, et par cette raison je ne manquerai pas de me faire accompagner de Fitzgérald à la première visite que je vous rendrai.

Qui pourrait vous engager, au milieu de cet aimable petit séjour, à traverser de nouveau le vaste océan pour retourner au Canada ? Je suis toujours étonnée de la frénésie des hommes qui peuvent s'exposer, sans nécessité, aux

peines, à la misère, à tous les dangers; parcourent le monde entier par de simples motifs d'ambition et d'intérêt, lorsqu'un chaume rustique, le souffle léger du zéphir, un ruisseau limpide et des bords fleuris, leur offrent tant de jouissances délicieuses dans leurs foyers.

Vous autres hommes, avec votre génie d'entreprise et votre extravagance, vous êtes des animaux rapaces et avides, toujours désirant plus de terre que vous ne pouvez en cultiver, et plus d'argent que vous ne pouvez en dépenser.

Cette poursuite continuelle après le gain, cette fureur insatiable d'amasser, qu'on excite en vous dès le bas âge, corrompt votre cœur et vous enlève la moitié des plaisirs de la vie.

Mais cependant je ne m'expliquerais pas aussi franchement sur le compte de votre sexe, si vous et mon cher époux ne faisiez pas une exception.

Réellement, vous avez l'un et l'autre quelque chose de la sensibilité et de la délicatesse des femmes.

Savez-vous bien, Rivers, que j'ai certaine idée que vous et Fitzgérald serez toujours d'heureux époux ? la cause est partie en votre faveur et partie en la nôtre ; vous avez tous les deux cette noblesse de sentiments, cette vraie générosité, qui vous portent à chérir les êtres dont la tendresse vous donne une preuve si flatteuse de confiance, en vous remettant le soin de leur destinée ;. et puis ensuite se trouve la petite circonstance que ces êtres auxquels vous êtes liés, sont les deux plus aimables femmes que vous puissiez rencontrer. Pour m'exprimer en style philosophique, vous n'ignorez pas, mon cher Rivers, que le feu de l'amour, comme tout autre feu, s'il est trop actif ou trop languissant, risque également de s'éteindre.

Maintenant je m'explique : Émilie et moi (sans vanité, nous pouvons nous rendre cette justice), indépendamment de nos agréments personnels et d'une extrême sensibilité, sans parler du genre agréable de cette sensibilité, nous avons une certaine justesse dans les idées, qui nous fait distinguer les causes et les effets, une délicatesse innée de principes, une modeste réserve, une pureté de sentiments qui, j'ose m'en flatter, doivent !.....

M'entendez-vous, Rivers ? je ne suis pas très-sûre de me comprendre moi-même.

Tout ce que je voudrais vous insinuer, c'est qu'Émilie et moi, à considérer toutes choses dans leur vrai point de vue, nous sommes les deux plus charmantes femmes qui existent, et que ceux qui nous laisseront pour d'autres, perdront beaucoup au change.

Je crois Lucie également agréable ;

cependant je ne pense pas que ses charmes soient de nature à faire autant d'impression que les nôtres.

Temple est un fort bel homme, et il l'aime véritablement ; mais il n'a pas cette tendresse d'âme que j'admire tant chez les deux hommes que je n'ai pas besoin de nommer.

Il est riche à la vérité ; mais qu'est-ce que cela ?

Sans doute, rien n'est plus absurde, et ne me paraît plus propre à détruire le bonheur, que les fausses idées sur lesquelles nous portons l'imagination de nos enfants au sujet du mariage.

Si Mademoiselle et Monsieur sont raisonnables, la première doit avoir un jour un époux très-riche et un brillant équipage ; et le dernier, une femme d'un haut rang et d'une fortune immense : beaucoup de ces belles promesses ne peuvent se réaliser ; et les pauvres dupes à qui elles ont manqué,

n'ont que la faible consolation de trouver, lorsqu'elles ont abandonné trop tard leur folle espérance, que les objets vers lesquels se dirigeaient tous leurs vœux, n'avaient réellement aucun rapport avec le bonheur.

Verra-t-on sur la terre la femme d'un Crésus heureuse, à moitié seulement, comme les deux petites personnes dont je viens de vous entretenir, quoique liées à deux pauvres hères comme vous et Fitzgérald ?

Certainement non.

Ainsi finit mon sermon.

Adieu. Votre très-humble, etc.

BELL FITZGÉRALD.

LETTRE CCI.

Le colonel Rivers, à John Temple.

Bellfield, 21 octobre.

Vous raillez mon enthousiasme, mon cher Temple, et vous ne consi-

dérez pas qu'il n'est aucun effort de l'esprit humain, du génie, de l'imagination, ou du cœur, sans une étincelle de ce feu divin.

Sans enthousiasme, les facultés de l'intelligence, la vertu, le plaisir, l'amour lui-même, ne font que languir; tout ce qui épure [illegible] noblit la vie, pr[illegible] principe vivifiant

Je fais gloire d[illegible] en toutes choses, mais principalement dans ma tendresse pour cette femme charmante.

Je suis en amour un véritable dom Quichotte; je voudrais réduire en cendres les châteaux enchantés, et mettre en fuite tous les géants, pour mon Émilie.

La froideur du caractère anéantit chaque mouvement qui s'élève dans le cœur de l'homme; elle est également

l'ennemie du plaisir, de la fortune, de la renommée, de toutes les choses enfin qui sont dignes de nous attacher à la vie.

Vous désirez me voir plus riche ; je vous en remercie, mais je n'ai pas la moindre sollicitude à cet égard.

Vous autres enfans de la fortune qui, avec des millions à dépenser, trouvez encore que c'est trop peu pour vos besoins qui naissent de cette grande abondance, vous croyez malheureux tous ceux qui n'en jouissent pas, et vous êtes fort dans l'erreur.

Tous les vrais plaisirs sont à la portée de ma petite fortune, et je suis très-indifférent pour ceux qui empruntent leurs charmes de la mode et du caprice, et non de la nature.

Mon habitation est à la vérité moins belle que la vôtre ; mais elle est agréablement située, et sa grandeur suffit à

la modicité de mes moyens ; le côté de la maison destiné particulièrement à mon Emilie, est d'un genre très-élégant.

J'ai un équipage, non pour l'apparence, mais pour l'utilité, et la plus aimable des femmes le préfère avec moi à tous ceux que pourraient lui donner, avec un autre, le luxe et la magnificence.

Les fleurs de mon jardin n'ont pas un éclat moins vif ; les pêches ne se colorent pas d'un pourpre moins foncé que celles du vôtre ; est-il une fleur plus agréable et qui répande un parfum plus suave ; une pêche plus attrayante que celles dont je fais l'hommage à mon Emilie, et qu'elle reçoit avec délices comme le doux tribut de l'amour ?

Nous sommes en quelque sorte plus heureux encore d'être dans une position bornée ; les soins, les petites oc-

cupations que la médiocrité de notre fortune nous rend nécessaires, sont les meilleurs préservatifs contre cette langueur qui suit presque toujours l'habitude d'être ensemble constamment, et qui me paraît la seule chose qu'un amour fondé sur l'estime et la sympathie puisse avoir à craindre.

Si j'en avais le choix, je voudrais une petite augmentation seulement à mon revenu ; et cela, pour l'amour des autres et non pour le mien propre.

J'aime le plaisir, et je pense qu'il est de notre devoir de répandre autant d'agrément que nous pouvons le faire dans nos relations sociales; mais un vrai philosophe cherche ses jouissances où il peut les trouver réellement, dans ces affections que nous apportons avec nous et qui sont les seules sources du bonheur, et non dans ce qui peut flatter un puéril orgueil.

Quand je me promène avec Emilie sous ces ombrages délicieux ; que je vois dans ses yeux charmants la tendre et naïve passion de son âme ; lorsque j'entends l'harmonie de sa voix ; lorsque mille petits riens, que l'amour seul peut découvrir, trahissent la douce émotion de ce cœur où règne la plus délicate sensibilité, je ne connais pas l'épicurien pour lequel je ne mériterais pas d'être un objet d'envie.

Votre fortune, mon cher Temple, vous rend-elle plus heureux que je le suis ? Si ce pouvoir n'est pas en elle, ne souhaitez pas avec tant d'ardeur un surcroît à la mienne, soyez bien persuadé qu'il n'est pas une chose à laquelle je sois plus indifférent. J'ai dix fois plus de sollicitude pour former à mon Emilie une collection des plus belles fleurs du monde.

Vous observez judicieusement que rien n'est insipide comme les femmes

qui n'ont jamais eu d'entretiens qu'avec les personnes de leur sexe ; permettez-moi d'ajouter qu'il n'est rien aussi de plus grossier que les hommes qui ne vivent qu'entre eux.

Le désir mutuel de plaire dans une société aimable que dirigent l'honneur et la délicatesse, éveille toutes les grâces de la personne et de l'intelligence, tous les sentiments agréables du cœur ; il donne aussi l'aisance de la bonne éducation, et je ne sais quelle vivacité, quel agrément dans les manières, que l'on ne peut acquérir que dans la société réunie des deux sexes.

N'oubliez pas que vous et ma chère Lucie devez dîner demain avec nous ; c'est une petite partie de famille que nous formons, pour donner à ma mère le bonheur de voir constamment tous ses enfants autour d'elle. Je garde mes plus beaux fruits pour cette réunion ; nous

devons souper et prendre le thé dans l'appartement d'Emilie.

Adieu. Votre ami,

Edouard Rivers.

Je vous ferai voir demain des grappes d'un raisin meilleur que vous ne pouvez en avoir à Temple-House. Vous autres riches capitalistes, vous imaginez que personne au monde que vous seuls ne possède rien de bon ; mais j'espère vous prouver, l'année prochaine, que vous êtes dans l'erreur sur mille choses ; j'aurai tant de buissons de roses et de jasmins ! tant de jolis bosquets d'arbustes odorants ! vous verrez les merveilles surprenantes que le goût d'Emélie et mon travail industrieux auront produites.

LETTRE CCII.

Mistriss Rivers, à mistriss Fitzgérald.

Bellfield, 22 octobre.

TERMINEZ donc vos affaires, ma chère amie, et que bientôt nous puissions vous revoir à Bellfield; je n'ai pas besoin de vous dire combien M. Fitzgérald nous obligera de vous accompagner.

Je languis de me retrouver près de vous, ma chère Bella; ce n'est pas assez pour moi d'être heureuse, si je n'ai personne à qui je puisse répéter à chaque instant que je le suis; j'ai besoin d'avoir une confidente de ma tendresse, une amie, comme ma douce Bell, indulgente pour toutes les faiblesses de mon cœur, à qui je parle sans contrainte du plus aimé des hommes; j'ai besoin de

vous conter mille petites preuves de cette affection délicate et passionnée qui fait les délices de ma vie ; j'ai besoin de vous peindre la tendresse attentive de cet amant bien-aimé, que son titre d'époux semble augmenter encore. Vous êtes la seule femme sur la terre, à qui je puisse parler de mon Rivers sans une apparence d'insulte, parce que vous êtes la seule dont le bonheur me paraisse égaler le mien.

Fitzgérald, dans la délicatesse et la sensibilité de son âme, ressemble infiniment..... Je suis interrompue. Adieu, pour un instant.

C'était mon Rivers qui venait m'apporter des fleurs ; j'ai ouvert la porte, supposant que c'était ma mère ; l'idée de ce que je venais d'écrire m'a rendue confuse en le voyant ; il a souri ; et, devinant la cause de mon embarras : » Je » vous laisse, Emilie ; vous étiez oc- » cupée à écrire, et je vois, à votre

» rougeur, que vous parliez de votre » ami » ; je dois vous dire qu'il veut toujours se refuser à lire les lettres que j'écris : la raison qu'il m'en donne, c'est qu'il perdrait beaucoup à les voir, parce que cette idée retiendrait ma plume lorsque je parle de lui.

Je crois que ma tendresse me fait dire bien des folies ; mais vous me les pardonnez, ma chère Bella.

Hier, comme je me promenais dans le jardin avec Lucie, Rivers s'est amusé à nous jeter des fleurs ; j'en ai ramassé une qui venait de tomber à mes pieds, et, par un mouvement involontaire, je l'ai portée à mes lèvres et cachée dans mon sein.

Il a remarqué cet enfantillage, et son regard de bonheur et d'amour est impossible à décrire : que ces aimables bagatelles ont de charmes pour une âme tendre !

Personne au monde, ma chère Bella,

ne sait rendre, comme lui, ces petits riens charmants ; mais quel est le moindre agrément où il n'excelle pas sur tous les humains ?

Comme la saison des fleurs d'automne est presque passée, il fait chercher de tous côtés celles qui naissent les premières au printemps ; il ne laisse pas à son Emilie un seul désir à former.

Avez-vous jamais vu, ma chère, une automne aussi belle que celle-ci ? Vous allez sourire, peut-être, quand je vous dirai que je n'en ai jamais passé que j'aye trouvé aussi agréable ; une pareille saison est même plus attrayante que le printemps ; il faut absolument que vous reveniez parmi nous avant que ce temps délicieux ne soit écoulé.

Je vais faire une promenade avec ma mère ; Rivers nous accompagne à cheval ; vous n'imaginez pas combien il est

aimable dans les attentions qu'il nous prodigue à l'une et à l'autre.

Adieu, ma chère Bella ; ma mère m'envoie prévenir qu'elle est prête.

Votre affectionnée,

Emilie Rivers.

LETTRE CCIII.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Bellfield, 24 octobre.

Un auteur a dit : » Le bonheur ter-
» restre d'un être vertueux consiste
» à jouir de la société des esprits sem-
» blables au sien. »

Pourquoi ne chercherions-nous pas à goûter ce bonheur autant que possible dans notre retraite?

Vous saurez que c'est l'introduction

à une très-pressante requête, pour voir immédiatement à notre ferme le capitaine Fitzgérald et l'aimable Bella ; tenez-vous bien averti que je n'admettrai pas même les affaires comme une excuse à un délai plus long.

J'arrive, avec Emilie et ma mère, d'une petite promenade au bois qui touche à la maison ; je veux que vous le voyiez avant qu'il n'ait perdu tous ses charmes ; dans une autre quinzaine, les nuances qui varient son feuillage seront à la lettre humblement cachées dans la poussière.

Je trouve que cette saison offre quelque chose de très-agréable, lorsqu'elle ne donne pas encore l'idée du retour prochain de l'hiver.

La sécheresse de l'air, le vent frais de l'occident, l'agitation des feuilles tombantes, le bruit sourd de celles qui sont déjà sous nos pieds, la variété de leurs vives couleurs, tous ces objets

différents donnent à la nature une sorte de mouvement et de vie qui produit sur l'âme une impression très-douce.

Mais, nous autres têtes, à l'imagination ardente, nous avons de grands avantages sur les autres ; nous dédaignons de nous borner aux scènes qui frappent nos yeux, ou d'arrêter notre attention sur des objets aussi *puérils* que le temps et les saisons.

J'ai déjà anticipé sur le printemps ; je vois le chèvre-feuille et l'églantine fleurir dans mes bosquets, et je crois presque en respirer le parfum.

Midi.

Je reçois en ce moment votre lettre.

Je suis fâché de ce que vous me dites au sujet de miss N**, dont la conduite imprudente vient de l'inexpérience de son âge.

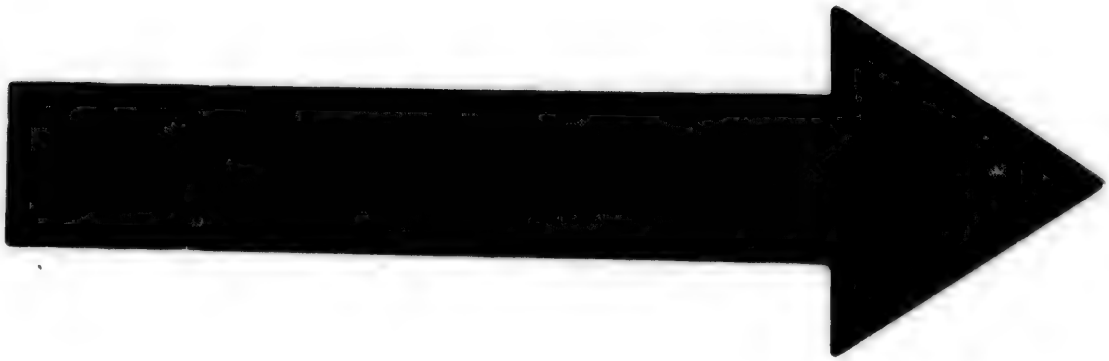
Il n'est que trop ordinaire de voir,

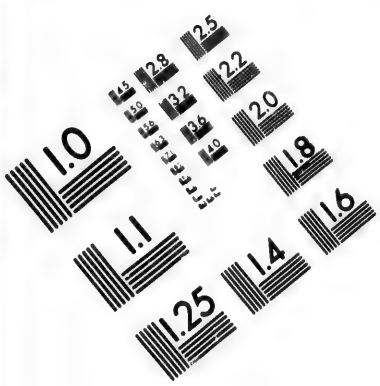
non seulement les actions les plus innocentes, mais encore les plus estimables, condamnées par le monde; cependant, comme nous ne pouvons détruire les préjugés des autres, il est sage de s'y prêter dans les choses indifférentes.

Nous devons respecter les coutumes ainsi que les lois et la religion de notre pays, lorsqu'elles ne sont pas contraires à la vertu, et ne blessent en rien ce noble sens moral que le ciel imprima dans nos âmes; mais si elles y portent atteinte, les caractères vertueux les mépriseront toujours.

Je pense avec vous, mon cher ami, que deux personnes qui s'aiment avec tendresse, non seulement paraissent, mais sont en réalité plus belles à leurs yeux qu'à tout le reste du monde.

Lorsque nos regards se fixent sur l'objet de notre amour, une douceur secrète y pénètre; le maintien est plus





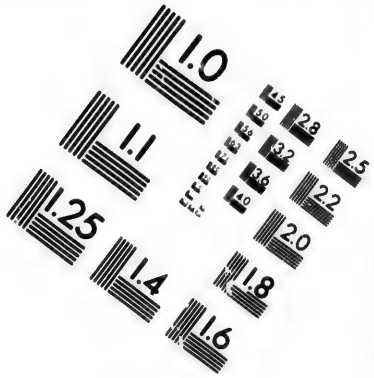
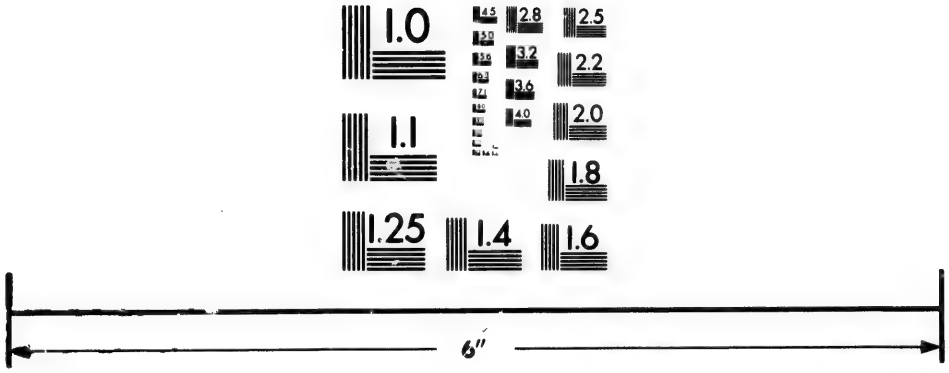
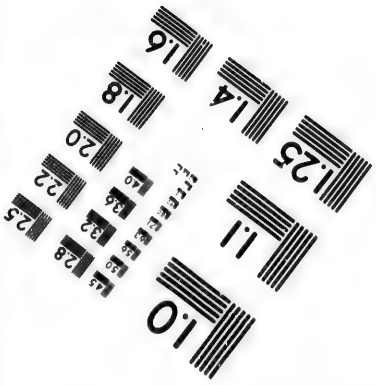
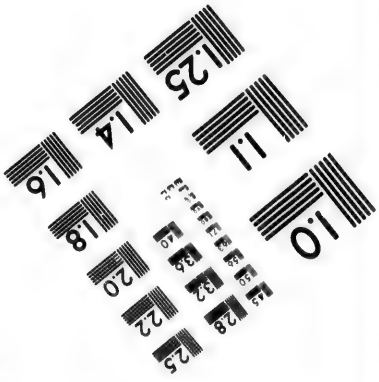


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.0

animé ; et toute la personne exprime cette langueur passionnée qui a tant de charme pour les cœurs sensibles.

Un exemple de cette vérité : mon Émilie s'approche ; belle comme la riante aurore, conduite par la main des grâces ; elle voit son amant, et mille attraits nouveaux la rendent encore plus séduisante : un sourire involontaire, le coloris ardent du plaisir, peignent l'exaltation d'un sentiment qui fait l'orgueil de mon âme ; sa voix même, naturellement si mélodieuse, est encore adoucie, quand elle parle à son heureux époux.

Elle vient me prier de l'accompagner, elle et ma mère, dans une visite qu'elles ont à faire à quelques milles d'ici.

Adieu. Dites à mon aimable Bella que je baise tendrement sa main.

Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE CCIV.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Trois heures.

Nous voici de retour, et je viens vous faire part d'une aventure qui nous est arrivée.

A six milles environ de la maison, à l'entrée d'un petit village, comme j'étais à cheval et que j'allais très-vite, un peu devant la chaise, un petit garçon de quatre ou cinq ans, beau comme un amour, sortant d'une cabane voisine, et courant pour traverser la route, est venu tomber presque aux pieds de mon cheval.

Je me suis jeté promptement vers l'enfant que j'ai saisi; et, quoiqu'il n'eût aucun mal, je l'ai conduit à la chaumière.

J'ai trouvé à la porte une jeune femme vêtue simplement, mais d'une taille élégante ; elle avait vu tomber l'enfant, et la terreur que sa chute lui avait causée se peignait dans tous ses traits ; elle l'a reçu de mes bras, l'a pressé contre son cœur, et, sans dire une parole, a laissé couler un déluge de larmes.

Au même instant Émilie et ma mère atteignaient la cabane ; leur tendre humanité avait été trop vivement excitée pour ne pas les arrêter ; elles sont descendues, et, se pressant d'accourir à la petite maison, elles ont demandé des nouvelles de l'enfant, avec un intérêt qui n'a pas été perdu pour la jeune personne que nous supposions être sa mère. Elle paraît avoir à peu près vingt-deux ans ; sa figure est fort agréable, et il règne dans ses manières une aisance du monde que la simplicité de son ajustement ne pouvait cacher ; sa physio-

nomie pensive avait une expression de sensibilité qui, dès le premier moment, nous a prévenus en sa faveur. Ses regards semblaient dire qu'elle était malheureuse, et n'avait pas mérité de l'être.

Elle avait le ton respectueux, mais agréable et distingué, polie sans être servile ; elle a reconnu l'intérêt que nous paraissions prendre à ce qui la touchait, d'une manière qui nous a prouvé qu'elle en était digne.

Quoique tout ce qui s'offrait à nos yeux, l'extrême propreté, la simplicité gracieuse de sa maison et de son petit jardin, sa personne et celle de l'enfant, l'une et l'autre si bien, sa politesse et son air du monde, et dans une cabane comme celle d'un chétif paysan; quoique tant de choses dussent exciter une vive curiosité, l'éducation et le respect dû à tout ce qui porte l'empreinte du malheur, ne pouvaient nous permettre une seule question.

Nous avons quitté ce lieu, l'imagination remplie de cette aventure; convaincus du mérite et de l'infortune de son aimable habitante, et dans l'intention de chercher à découvrir si ce malheur était d'un genre propre à recevoir quelque adoucissement, et s'il était en notre pouvoir de le soulager.

Je vous avouerai, mon cher Fitzgérald, que dans ce moment j'ai fait un retour pénible sur la modicité de ma fortune; et je crois qu'Émilie a partagé mes tristes réflexions, quoique sa délicatesse l'ait empêché de m'en faire part, ce qui eût annoncé un regret sur sa position.

Nous ne pouvons parler d'autre chose que de l'inconnue; Émilie veut retourner demain chez elle, sous le prétexte d'aller s'informer de la santé de l'enfant.

Je tremble que son histoire (car sans doute sa vie est une) n'excite un genre

d'intérêt qui ne laisse pas à Émilie la possibilité de lui témoigner le sien, comme elle paraît le souhaiter.

Adieu.

Votre ami,

Edouard Rivers.

LETTRE CCV.

Le même, au même.

Bellfield, 24 octobre.

Nous sommes encore retournés à la chaumière, et je suis toujours plus certain que cette aimable femme n'est pas dans la situation où elle est née ; nous avons passé deux heures avec elle, et la conversation a pris un tour varié qui, malgré son extrême modestie, l'a forcée de nous laisser voir qu'on avait donné des soins particuliers à son éducation. Son langage est pur et correct, et les

sentiments qu'elle exprime ont de la noblesse, sans paraître affectés. Nous avons parlé de littérature ; elle n'a dit que peu de mots à ce sujet ; mais ce peu montrait un goût qui nous a surpris.

Impatients de connaître sa véritable position, afin de chercher les moyens de lui être utile, si elle méritait notre intérêt, nous n'osions cependant, retenus par la délicatesse, témoigner la moindre curiosité qui pouvait lui faire supposer que nous avions sur elle des idées peu favorables.

Elle a paru extrêmement touchée de la tendre sollicitude d'Émilie, sur le danger que l'enfant avait couru hier, et de la manière polie, même affectueuse, dont elle exprimait son intérêt sur tout ce qui pouvait la regarder. Emilie lui a fait des offres générales de services, avec un air d'embarras et de douceur qui semblait peindre plu-

tôt la personne qui sollicite une faveur que celle qui voudrait obliger.

Elle a remercié ma tendre amie par un regard de surprise et de reconnaissance, dont l'expression ne peut se rendre ; cependant ces offres ont mis une sorte de gêne, de timidité dans son maintien, qui m'ont causé de l'inquiétude ; elle a refusé positivement de venir à Bellfield ; je ne sais ce que j'en dois penser.

Emilie, qui est fort prévenue pour elle, répondrait de sa conduite sur sa vie ; mais je vous avoue que, malgré moi, j'ai des soupçons.

Quand je considère l'artifice cruel des êtres dépravés de notre sexe et la générosité romanesque, la confiance trop aveugle de la plus intéressante partie de l'autre ; quand je réfléchis que l'amour des femmes est un amour sans réserve ; qu'elles se figurent, dans leur imagination exaltée, que celui qui

leur est cher possède toutes les vertus ; que la droiture de leur âme prévient en elles jusqu'à la moindre défiance ; lorsque je me la représente dans une retraite qui paraît si peu convenir à son éducation ; lorsque je vois sa beauté, la grâce de sa personne, et cet air tendre et mélancolique où règne une expression si touchante de sensibilité ; enfin quand je regarde l'enfant et que j'observe sa passion pour lui, j'ai à son sujet des craintes que je ne puis surmonter.

Je crois, autant qu'Emilie, à la bonté de son cœur ; mais je n'ai pas une aussi ferme persuasion que cette bonté n'ait pas été, même par un fâcheux concours de circonstances, la cause de son malheur.

Nous avons quelques personnes à dîner.

Adieu, jusqu'à ce soir.

Dix heures du soir.

Vers les cinq heures, Émilie a reçu la lettre ci-jointe de notre jolie paysanne.

Édouard Rivers.

A mistriss Rivers.

« Madame,

« Quoique j'aye plusieurs raisons de » souhaiter que le triste événement qui » m'a conduite ici reste à jamais ignoré, » votre généreux intérêt pour une étran- » gère, qui n'avait rien qui dût fixer » votre attention que l'apparence du » malheur, et dont la situation suspecte » l'aurait accusée dans un esprit moins » noble que le vôtre, m'a déterminée » à mettre sous vos yeux une histoire » que je voulais, pour toujours, ense- » velir dans mon sein.

» J'ai vu, Madame, sur votre phy-
» sionomie, lorsque vous m'avez ho-
» norée ce matin d'une seconde visite;
» j'ai vu, avec une admiration que nul
» langage ne peut rendre, l'aimable
» combat qui s'élevait entre le désir de
» connaître la nature de mes chagrins,
» pour chercher à les adoucir, et la
» délicatesse qui retenait vos questions
» dans la crainte de blesser mon amour-
» propre ou ma sensibilité.

» Je puis, sans crainte, m'ouvrir li-
» brement, à une âme comme la vôtre,
» sur des circonstances qui, peut-être
» dans le monde, feraient tomber sur
» moi mille reproches, et que cepen-
» dant je me flatte de n'avoir pas mé-
» rités.

» Vous avez eu la politesse de me
» dire que mon extérieur annonçait
» une origine au-dessus de la situation
» où je me trouvais; sur ce point,
» Madame, j'ai le bonheur de ne pas

» tromper votre obligeante prévèntion.
» Mon père, qui était un officier de nais-
» sance et de mérite, eut le malheur
» de perdre ma mère lorsque j'étais
» encore enfant; il voulut bien s'occu-
» per lui-même du soin de mon édu-
» cation. et me donner les connais-
» sances qu'il pensait devoir appartenir
» à mon sexe, quoique sa fortune ne
» lui permît pas les sacrifices coûteux
» qu'il faisait pour moi.

» Comme il ne possédait guère plus
» que sa commission, sa tendresse pa-
» ternelle, plus vive que l'amour de
» son état, le détermina, lorsque j'eus
» près de quinze ans, à quitter l'armée
» dans le dessein de me procurer un
» meilleur établissement; mais tandis
» qu'il s'occupait de l'exécution de son
» projet, une fièvre subite l'emporta
» en peu de jours, et je restai seule
» dans le monde avec douze à quinze
» mille livres au plus, que cependant

» sa volonté dernière avait remises im-
» médiatement en mon pouvoir.

» Je fus trop vivement frappée de
» cette perte cruelle pour être capable
» d'aucune réflexion ; et avant que
» j'eusse repris assez de calme pour
» songer aux moyens de subvenir à
» mon existence, une amie de mon
» âge, que j'aimais tendrement, et qui
» sortait de pension pour retourner à la
» maison paternelle, dans le nord de
» l'Angleterre, me pressa de l'accom-
» pagner, et de passer quelque temps
» avec elle à la campagne.

» Je trouvai, dans ma chère Sophie,
» toutes les consolations que ma dou-
» leur pouvait recevoir ; et d'après ses
» vives instances et celles de son père,
» qui voyait que le bonheur de sa fille
» semblait être de me conserver près
» d'elle, je passai dans ce lieu trois
» années qui s'écoulèrent au milieu des
» jouissances tranquilles de l'amitié et

» de ces plaisirs innocents qui nous » rendraient heureux, si le cœur pou- » vait se contenter, lorsqu'un jeune » baronnet, agréable autant qu'il était » perfide, vint troubler notre félicité.

» Ma Sophie eut le malheur de fixer » son attention dans un bal ; ses traits » n'étaient pas réguliers, mais elle » avait une figure intéressante ; sa taille » avait une grâce infinie, et dans sa » personne il régnait un air de jeu- » nesse, de sensibilité, d'innocence, » qui semblaient ne devoir inspirer » qu'une passion délicate, et qui au- » raient désarmé un être moins dépravé » que celui qui l'admirait seulement » pour la perdre.

» C'était le bouton de rose que les » rayons du soleil n'avaient pas encore » frappé.

» Son cœur était sensible, mais elle » n'avait pas encore trouvé l'objet qui » semblait en être digne ; tous ses sen-

» timents étaient généreux et roma-
» nesques à l'excès.

» Son père était alors en Hollande,
» où la mort d'un parent qui lui laissait
» un héritage, l'avait appelé ; nous
» étions seules, sans protection, aban-
» données à la malheureuse inexpé-
» rience de la jeunesse, et maîtresses
» absolues de nos actions ; j'étais l'aînée
» et j'avais à peine dix-huit ans, lors-
» que le mauvais destin de ma Sophie
» conduisit Charles Verville au bal, où
» elle le vit pour la première fois.

» Il dansa long-temps avec elle et
» s'efforça de lui plaire par ces petits
» riens, ces attentions flatteuses qui ne
» trompent que trop souvent notre sexe
» crédule ; il avait un air tendre, ce-
» pendant timide, modeste et respec-
» tueux ; ses yeux étaient constamment
» fixés sur elle, et lorsqu'il rencontrait
» les siens, il les baissait avec un art

» perfide, comme s'il eût craint de » l'offenser.

» Il lui demanda la permission d'aller » s'informer de sa santé le lendemain ; » il vint ; il était fait pour séduire ; poli, » aimable, doux, insinuant, orné de » toutes les grâces extérieures qui peu- » vent embellir la vertu et cacher la » difformité du vice ; le voir et l'aimer » était presque la même chose.

» Il sollicita la faveur de continuer » ses visites, ce qu'il lui fut trop aisé » d'obtenir. Pendant l'espace de deux » mois, il ne laissa pas écouler un seul » jour sans nous voir ; sa conduite ne » se démentait pas ; il avait une telle » réserve qu'il aurait à peine alarmé » le caractère le plus défiant ; que fal- » lait-il espérer de nous, jeunes, fran- » ches, naïves, étrangères à la moin- » dre expérience du monde, et pré- » venues si fort en faveur d'un homme

» dont la conversation peignait une » âme où régnaient toutes les vertus ?

» Je l'avouerai en rougissant ; ce fut » uniquement la préférence qu'il parut » donner à mon aimable amie, qui put » garantir mon cœur du sentiment qui » l'a perdue.

» Il lui fit une déclaration avec tout » l'art spécieux que le vice pouvait in- » venter pour séduire l'innocence. Le » respect, l'estime, paraissaient égaler » sa passion ; il parlait de l'honneur, » du charme d'une union formée seu- » lement par la tendresse ; il souhaitait » le retour de son père, pour lui de- » mander la main de sa fille ; il pré- » tendait compter impatiemment les » heures de cette absence qui retardait » son bonheur ; il l'engageait même à » l'instruire, dans une lettre, de sa » passion et de ses vœux.

» Le jeune cœur de ma Sophie, neuf » au sentiment de l'amour, se livra

» trop facilement à ses douces impres-
» sions ; elle aima, elle chérit jusqu'à
» l'idolâtrie le plus vil des humains ;
» elle eût regardé comme une espèce
» de sacrilége d'avoir aucune volonté
» qui ne fût pas conforme à la sienne.

» Après quelques mois d'une assi-
» duité continuelle, son père devant
» arriver sous peu de jours, il insi-
» nua, comme accidentellement, qu'il
» souhaiterait sa fortune moins consi-
» dérable, afin d'être encore plus as-
» suré qu'elle ne l'aimait que pour lui
» seul. il blâma cette délicatesse, mais
» il la rejeta sur un excès d'amour ; il
» jura qu'il voudrait mourir plutôt que
» de l'offenser ; que cependant il dé-
» sirait avec ardeur avoir la certitude
» que sa passion était sans réserve.

» Généreuse, confiante, empressée
» de lui prouver la tendresse de son
» affection, elle tomba dans le piége ;
» elle consentit à s'éloigner avec lui,

» à vivre quelque temps retirée dans
» une campagne, où elle ne verrait que
» lui seul, après lequel délai il s'en-
» gageait à l'épouser publiquement. Il
» parut dans l'extase de cette preuve
» d'amour, ensuite il feignit d'hésiter à
» l'accepter ; et, voulant exciter la gé-
» nérosité de son âme qu'il connaissait
» franche et naïve, et par-là même in-
» capable de soupçonner l'artifice, il
» la conduisit à le presser de se dé-
» vouer elle-même au malheur.

» Cependant, pour garder, autant
» que possible, le secret de cette dé-
» marche (car il assurait prendre l'in-
» térêt le plus vif à cet honneur dont
» il méditait la perte), il fut convenu
» entre eux qu'il partirait immédiate-
» ment pour Londres, et qu'elle le sui-
» vrait sous le prétexte d'aller visiter
» une parente qui demeurait à quelque
» distance. La chose la plus difficile
» était de savoir comment on pourrait

» me tromper dans l'exécution de ce » projet.

» Jusqu'alors elle n'avait jamais caché » la moindre pensée à sa bien-aimée » Fanny, et il n'aurait pu encore la » déterminer à me rien dissimuler, si, » par une adresse hypocrite, il ne lui » eût persuadé que je nourrissais une » passion secrète pour lui, et qu'il y » aurait de la cruauté et de l'imprudence à m'initier dans le secret.

» Rien ne pouvait montrer mieux la » puissance de l'amour, que de voir » ma chère Sophie, entraînée par cet » impérieux sentiment, recourir à l'artifice avec l'amie la plus chère qu'elle » eût au monde.

Un indigne écrit d'imposture m'envoya chez une parente pour quelques semaines, et le même jour Sophie suivit son infâme séducteur, laissant, pour son père et pour moi, des lettres dont le sens était de

» nous persuader qu'ils étaient mariés
» secrètement.

» Ma douleur et celle de ce malheu-
» reux père sont plus faciles à conce-
» voir qu'à dépeindre. Sévère par sa
» nature, il lui retira pour jamais son
» cœur et sa fortune, et il fit la dona-
» tion entière de ses biens à un neveu
» qu'il avait alors à l'université.

» Quant à moi, les seules sensations
» que j'éprouvais étaient le chagrin et
» les tendres sollicitudes de l'amitié.
» Je partis sans délai pour la ville, et
» je pris en secret tous les moyens qui
» pouvaient me découvrir sa retraite,
» mais vainement, lorsque près d'une
» année ensuite, me trouvant à Lon-
» dres chez une amie de ma mère, une
» femme-de-chambre qui avait été au
» service de ma chère Sophie, me vit
» dans la rue et me reconnut. Ce fut
» par elle que j'appris la triste situation
» où elle était réduite, abandonnée de

» son amant, et dans le moment où sa
» tendresse lui était le plus nécessaire.
» Je volai chez elle, et je la trouvai
» dans une misérable chambre, où,
» sans une extrême propreté, rien n'au-
» rait pu me faire supposer qu'elle avait
» connu des jours plus heureux; la per-
» sonne qui m'avait amenée la servait.
» Elle était dans son lit, pâle, mai-
» gre, abattue; et l'aimable enfant que
» vous avez vu près de moi, reposait
» dans ses bras.
» Quoiqu'elle fût préparée à ma vi-
» site, elle n'eut pas assez de force
» pour supporter l'impression que lui
» fit ma vue; je courus à elle, et se
» levant un peu de son lit, elle jeta ses
» faibles bras autour de mon cou, et
» ne put dire que ces paroles : *Ma*
» *chère Fanny, est-il possible!* et elle
» s'évanouit.
» Nos soins l'ayant rappelée, elle
» s'efforça de se remettre de son trou-

» ble ; ses yeux étaient fixés tendre-
» ment sur moi ; elle pressait mes mains
» entre les siennes ; ses larmes cou-
» laient en silence ; elle portait ses re-
» gards sur son enfant, puis ensuite elle
» les attachait sur moi ; elle aurait voulu
» parler, mais les sentiments qui l'a-
» gitaient ne pouvaient trouver d'ex-
» pression.

» Je la suppliai de reprendre du
» calme, et je lui promis de passer la
» journée avec elle ; je n'osais pas en-
« core, dans la crainte de lui causer une
» émotion trop vive pour son état, lui
» dire que nous ne serions plus séparées.

» Je pris un logement dans la maison
» qu'elle habitait, et je résolus de con-
» sacrer tous mes soins au rétablisse-
» ment de sa santé ; puis après j'es-
» pérais que ma petite fortune et mon
» industrie pourraient subvenir à notre
» existence.

» Je veillai près d'elle la même nuit;

» elle eut quelques instants de repos,
» et le matin elle paraissait mieux ; elle
» m'instruisit des particularités dont je
» viens de faire le détail ; elle chercha
» cependant tous les moyens de pallier
» la conduite cruelle du malheureux
» dont je ne pouvais entendre le nom
» sans horreur.

Elle eut, vers le soir, une petite
» fièvre ; je fis venir un médecin qui la
» trouva dangereuse. Quelle douleur
» n'éprouvai-je pas à ce funeste avis ?
» Son mal empira ; je ne la quittai pas
» un moment.

» Dans la matinée suivante, elle m'ap-
» pela, me prit la main ; et, me re-
» gardant avec une expression de ten-
» dresse qui me sera toujours présente :
« Ma chère, ma seule amie, dit-elle,
» je sens que je vais mourir ; vous êtes
» venue pour recevoir le dernier sou-
» pir de votre infortunée Sophie ; je
» souhaite avec ardeur obtenir le par-

» don et la bénédiction de mon père,
» mais je n'ose les demander.

» La faiblesse de mon cœur a causé
» ma ruine ; je suis abandonnée, per-
» due par celui qui régnait sur toute
» mon âme, celui pour qui j'aurais sa-
» crifié mille fois ma vie ; il me laisse
» mourir avec mon enfant, et cepen-
» dant je l'aime encore avec une pas-
» sion qui ne peut s'éteindre qu'avec
» moi ; la douleur mortelle de sa perte
» m'entraîne au tombeau. »

Ici, sa voix faible expira sur ses lèvres ; elle s'arrêta quelques instants ; puis, recouvrant la force de parler, elle ajouta :

« Quelle que soit la dureté qui pa-
» raisse dans cette demande, et les em-
» barras où elle puisse vous exposer, ma
» généreuse amie, je vous conjure de
» ne pas abandonner mon enfant ; sau-
» vez-le des malheurs qui le menacent ;

» soyez son appui, qu'il trouve en vous
» une mère aussi tendre et plus ver-
» tueuse que la sienne.

» Je sais, ma Fanny, que je vous
» perds à jamais par cette cruelle prière;
» mais quelle autre que vous aura pitié
» de ce pauvre innocent? »

» Incapable de répondre, le cœur
» brisé d'une angoisse déchirante, je
» saisis l'aimable enfant que je pressai
» contre mon sein; je l'embrassai, je
» le baignai de mes larmes.

» Elle m'entendit; un rayon de plai-
» sir vint briller dans ses yeux mou-
» rants; je tenais encore l'enfant pressé
» contre mon cœur; elle nous fixa l'un
» et l'autre avec un regard où se pei-
» gnait encore la tendresse au milieu
» de l'égarement, puis elle joignit ses
» mains, et, murmurant doucement
» une prière fervente au ciel, sa tête
» se baissa, et, sans avoir exhalé un
» soupir, elle n'était plus !.....

» Ce n'est pas à vous, Madame, que
» j'aurai besoin de peindre ma situation.
» Aucun langage n'aurait pu rendre
» mon désespoir ; je voyais, dans ce
» corps inanimé qui gissait devant moi,
» l'amie de mon âme, l'être le plus
» doux et le meilleur de son sexe ; je
» voyais son cœur déchiré par l'ingra-
» titude de celui qu'elle avait si ten-
» drement aimé ; sa vertu, le jouet d'un
» séducteur, et l'innocent fruit de sa
» faiblesse couvert de sa honte.
» Et cet affreux enchaînement de
» malheurs, je le voyais causé par une
» sensibilité dont les caractères les plus
» généreux sont seuls capables ; par
» cette noble droiture de l'âme, qui
» rend impossible d'en suspecter une
» autre.
» Emportée par le sentiment de ma
» douleur, je couvris de baisers la
» figure pâle de ma Sophie ; je parlai à
» ses restes glacés ; je pris l'engagement

» de protéger le tendre orphelin qui » me souriait, et de ses petites mains » pressait les miennes, comme s'il eût » été sensible à l'affection que je lui » promettais.

» Aussitôt que j'eus repris assez de » calme pour être capable d'une occu- » pation, j'écrivis au père de Sophie » le détail de sa mort, et il eut l'inhu- » manité de se refuser à voir son enfant.

» Je dédaignai de m'adresser à son » meurtrier, et je me retirai dans cette » campagne où je suis, voulant rester » inconnue, et déterminée à consacrer » ma vie entière à l'aimable innocent, » et à le soutenir par mon industrie que » j'espérais de la bonté du ciel voir » réussir.

» La personne fidèle qui avait servi » Sophie, me pria de la garder avec » moi; nous faisions des ouvrages de » couture et de broderie pour les mar- » chands des villes voisines, et ce petit

» bénéfice nous mit toujours au-dessus
» du besoin.

» Je connais toutes les conséquences
» de la tâche que je me suis imposée ;
» je sais qu'elle me force à renoncer
» au monde et à toute espérance de
» bonheur pour moi-même ; mais je
» n'abandonnerai pas ce cher petit mal-
» heureux à qui le sort ne laisse pas un
» appui ; je ne trahirai pas la confiance
» d'une amie expirante dont les der-
» niers moments furent adoucis par
» l'espoir que son fils trouverait en moi
» les soins d'une mère.

» Vous avez eu la bonté de me té-
» moigner un vif désir de m'obliger.

» Sir Charles Verville est mort ; une
» fièvre, suite de ses débauches, l'em-
» porta en peu de jours. Son frère, sir
» William, est d'un caractère estima-
» ble. Si le colonel Rivers, par ses re-
» lations avec le grand monde, peut
» l'informer de cette histoire, il est

» possible que son humanité procure à
» mon petit Charles un avenir plus heu-
» reux que mes faibles ressources ne
» peuvent lui promettre.

» Votre bonté, Madame, rendrait
» inutile une plus longue explication.
» Être malheureux, et ne l'avoir pas
» mérité, sont des droits suffisants à
» votre protection.

» Vous avez un esprit qui vous élève
» au-dessus de ces vils préjugés des
» opinions vulgaires ; vous plaindrez
» l'intéressante victime de son âme con-
» fiante ; vous maudirez la mémoire de
» son barbare destructeur ; vous ap-
» prouverez le zèle que j'ai mis à rem-
» plir son dernier vœu, quoique ma
» conduite fût opposée aux maximes
» générales d'égoïsme, et, si vous en
» avez le pouvoir, vous mettrez de
» l'empressement à servir mon cher
» petit orphelin.

» Avant de vous avoir expliqué ma

» situation, je ne pouvais accepter
» l'offre obligeante dont vous m'avez
» honorée, et vous aller rendre mes
» devoirs à Bellfield; si la démar-
» che que j'ai faite peut obtenir votre
» approbation, il me sera plus agréa-
» ble encore de vous remercier, vous
» et le colonel Rivers, de l'intérêt que
» vous avez bien voulu témoigner à
» une inconnue qui, avant de s'être
» justifiée, s'en croyait indigne.

» J'ai l'honneur d'être, Madame,
» avec les plus vifs sentiments d'estime
» et de reconnaissance,

» Votre très-humble et très-
» obéissante servante,

» F. William. »

Votre cœur, mon cher Fitzgérald, vous dira quelles ont été nos réflexions à la lecture de cette lettre.

Émilie, dont l'âme tendre excuse les faiblesses, comme elle partage le

malheur des autres, veut aller chercher demain cette aimable héroïne et son pupille pour les garder une semaine à Bellfield ; nous penserons alors à ce qu'il est possible de faire pour eux.

Vous connaissez sir William Verville ; présentez-vous chez lui de ma part avec la lettre ci-jointe ; c'est un homme d'honneur, et j'ai la certitude qu'il prendra soin de ce pauvre innocent qui eût hérité des biens et du titre qu'il possède maintenant, si le père n'eût pas été un monstre d'inhumanité.

Le meurtrier qui porte ses coups dans les ténèbres, n'a-t-il pas une conscience pure auprès de ce vil séducteur qui se fit un jeu de trahir la naïve crédulité de l'innocence? Que je suis heureux de penser, mon ami, que jamais un soupir de remords dont je sois cause ne s'est élevé dans le sein de la candeur!

Je m'afflige sur la douce victime d'une tendresse aimable en elle-même, quoiqu'elle entraîne tant d'affreuses conséquences, lorsqu'elle n'est pas guidée par la raison.

La femme sensible qui, par une exaltation de sentiments, s'abandonne sans réserve à l'objet de sa passion, doit enchaîner doublement l'honneur des hommes.

Vertueuses moins par des principes raisonnés, que par une délicatesse, une pureté de cœur innée avec elles; d'un caractère naturellement tendre et même à l'excès; conduites par une imagination romanesque, les femmes, ces êtres faibles et crédules, sont trop facilement séduites, lorsqu'on excite leur confiance et leur générosité.

Je ne puis écrire; mon cœur éprouve une telle émotion, que je suis incapable de la moindre chose.

Ne remettez pas un moment à vous informer de sir William Verville.

Adieu. Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE CCVI.

Le capitaine Fitzgérald, au colonel Rivers.

28 octobre.

L'HISTOIRE que vous me communiquez me frappe et m'étonne également; ma chère Bell a laissé couler une tendre larme de pitié sur le tombeau de la pauvre Sophie.

Grâces au ciel, on voit peu de caractères semblables à celui de sir Charles-Verville; un tel degré d'insensibilité et de barbarie n'est pas naturel.

Le cœur humain est né faible, mais non méchant; avide de plaisirs et de

richesses, mais avec une sorte de bienveillance qui nous empêche de les chercher dans ce qui peut nuire aux autres.

Rien n'est plus faux que cette opinion de quelques gens, que nous sommes naturellement portés au mal; nous avons, il est vrai, du penchant à satisfaire toutes les passions de l'amour-propre; mais elles ne sont pas un mal en elles-mêmes; elles le deviènent seulement lorsqu'elles sont portées à l'excès.

Les passions vicieuses ne sont pas inhérentes à notre nature; elles ne sont acquises que par degrés, et naissent en général des revers et de la trahison; un caractère méchant est un caractère dépravé.

Combien cette malheureuse victime n'a-t-elle pas dû souffrir! Aucun tourment ne peut égaler les combats intérieurs d'un être vertueux qui voudrait

agir d'une manière convenable à sa propre dignité, et se voit entraînée par les passions à se conduire autrement.

Une heure.

Sir William Verville, chez lequel je viens de me présenter, est à Bath ; je vais lui écrire, en lui faisant passer la lettre ; vous aurez la réponse aussitôt que je la recevrai.

Nous allons dîner à Richemond avec lord H***.

Adieu, mon cher Rivers. Bell se plaint que vous n'ayiez pas encore répondu à sa lettre ; j'avouerai que je vous croyais un homme trop galant pour négliger ainsi les dames.

Adieu. Votre ami,

J. Fitzgérald.

LETTRE CCVII.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Bellfield, 30 octobre.

J'ATTENDS, mon ami, avec une vive sollicitude les nouvelles que vous devez recevoir de sir William, quoique je ne doute pas qu'il ne se conduise comme il le doit; nos villageois ne nous quitteront pas que leur sort ne soit déterminé. Je n'ai pas instruit miss William de la démarche que j'ai faite.

Émilie est toujours plus enchantée de l'aimable fille; je désirerais vivement pouvoir la garder ici comme une compagne agréable, dont le caractère a du rapport avec le sien, et qui, se trouvant à la même époque de la vie, considère les choses sous le même

point de vue; c'est là tout ce qui manque au bonheur d'Emilie.

Mais, en parlant des rapports de caractère, je ne puis m'empêcher d'observer combien les nôtres ont d'analogie; dans toutes les personnes avec lesquelles je me suis lié, je n'ai jamais rencontré un esprit dont les idées eussent une conformité si parfaite avec les miennes; un lien d'affection plus fort que votre mérite m'attacherait encore à vous, sans la ressemblance de nos sentiments.

Je pense avec vous que les hommes sont nés vertueux, et que c'est l'éducation et l'exemple qui les rendent autrement.

Vouloir persuader que tous les hommes sont méchants, n'est pas seulement le moyen qu'ils le soient; mais c'est encore une méthode infaillible pour le devenir soi-même.

Un faux et mauvais mode d'instruc-

tion, où, loin de trouver des vérités, nous sommes imbus de préjugés, nous fait regarder la race humaine comme celle de bêtes féroces, tandis que l'on devrait plutôt nous apprendre à nous considérer comme des frères, liés par une obligation mutuelle, et chercher à faire trouver l'intérêt général dans le bien particulier de chacun.

Il n'est rien de plus vrai que cette réflexion d'un auteur que,

« Le véritable amour de soi-même et l'a-
» mour social ne sont qu'une même chose. »

Les passions qui font le bonheur individuel tendent également au bien général de l'espèce.

L'auteur bienfaisant de la nature a voulu que le bonheur public et particulier n'en fissent qu'un seul; l'homme a cherché vainement à les diviser; mais, dans ses efforts, il a presque détruit l'un et l'autre.

Il n'est rien où cet ordre divin ne se montre d'une manière plus évidente que dans cette situation de la vie, où non seulement la félicité, mais la vertu de presque tous les hommes, est intéressée; je veux entendre le mariage. Les entraves que l'égoïsme et l'ambition mettent à ce lien dans la plupart des pays, tendent à encourager le célibat; et un libertinage destructeur, suite naturelle de cet état, vient donner une force nouvelle à la tyrannie domestique, et soumet les affections généreuses de l'innocente jeunesse à la conduite de ceux dont l'avarice et l'intérêt personnel dirigent toutes les actions; condamne les tendres victimes du devoir à une vie d'indifférence, de dégoût, et peut-être de honte.

La seule égalité que les parents considèrent en général, est celle de la fortune; mais un rapport dans l'âge, dans le caractère, dans les agréments per-

sonnels, dans la naissance, l'éducation, l'esprit, les sentiments, peut seul exciter cette affection tendre, sans laquelle il n'est pas d'union qui mérite le saint nom de mariage.

La timide et facile jeunesse peut être conduite dans les bras de l'âge et de l'infirmité ; un vieux seigneur peut offrir son nom à la fille d'un citoyen qu'il méprise, en faisant briller l'or à ses yeux, et elle peut accepter sa main, séduite par l'éclat d'une grande fortune; mais de semblables liens ne sont uniquement que la plus honteuse espèce de prostitution.

Les hommes qui se marient par des motifs d'égoïsme ou d'intérêt sont inexcusables ; mais la modestie des femmes est souvent la raison qui leur fait sacrifier le bonheur, dans ce point, en leur donnant une crainte timide de montrer quelque répugnance pour les êtres que leurs parents semblent re-

garder comme les objets les plus propres à exciter leur tendresse.

Il arrive du monde à la maison, ce qui m'empêche de vous dire tout ce que je voulais encore vous communiquer de mes idées.

Adieu. Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE CCVIII.

John Temple, au colonel Rivers.

Temple-House, 1er novembre.

Vous me faites une grande injustice, mon cher Rivers, lorsque vous m'accusez d'une légèreté naturelle en amour et en amitié.

Quant au dernier point, mes changements continuels que je reconnais avec franchise ne sont jamais venus d'aucune inconstance, mais de la pré-

cipitation et de l'étourderie que je mettais à former ces liaisons.

Mon grand défaut a toujours été dans la folie de choisir mes amis sur quelques agréments superficiels, au lieu d'accorder au mérite solide une préférence qui lui était due à plus juste titre.

Mon inconstance en amour n'avait pas un autre motif que la vanité.

Il y a quelque chose de si flatteur dans l'intérêt général du sexe, qu'il faut une grande fermeté de caractère pour résister à cette espèce de galanterie qui l'entretient, quoiqu'elle détruise absolument le bonheur.

Je rougis d'avouer que, dans les premiers temps de mon mariage, j'ai couru plus d'une fois le danger de me livrer à ce goût puéril de conquêtes, malgré toute ma passion pour votre aimable sœur; telle est la force de

l'habitude, car j'aurais infiniment perdu à changer.

Mais je suis aujourd'hui tout-à-fait revenu de ces folies; mon orgueil a pris une autre direction; je mets de la gloire à conserver le cœur de la plus séduisante des femmes, comme une plus noble conquête que celle de mille sottes à prétention dont je pourrais fixer les regards, et qui seraient également flattées des hommage de tout autre, du moins de tout autre qui aurait l'avantage d'être un homme à la mode.

Il n'est rien autour de moi qui ne serve à me retenir dans la route du bonheur domestique : le genre de vie qe j e me suis formé ; votre amitié, votre exemple, votre société et la crainte où je suis de perdre votre estime.

Si j'ai dans le fond du cœur un germe de constance, c'est à votre témoignage et à celui de votre aimable sœur que j'en veux appeler; je suis votre

ami presque dès l'enfance, et je suis toujours plus son amant.

Elle est mon amie, ma compagne, ainsi que mon amante adorée; son esprit, sa vivacité, son genre agréable d'instruction, répandent un charme infini sur ces moments qui laissent tant de vide avec une ignorante, tout aimable qu'elle soit.

Avec ma Lucie, la possession ne peut jamais fermer la blessure du cœur.

Sa modestie, la pureté angélique de son âme, de sa personne, la rendent

« Mes délices toujours nouvelles. »

Près d'elle j'ai la preuve que si la beauté est mère de l'amour, la délicatesse en est le soutien.

Vénus lui a prêté sa divine ceinture, et partage avec elle le service des grâces.

Mes passions errantes, comme les rayons du soleil réunis sur un verre

ardent, sont fixées maintenant sur un seul point.

Je vois arriver Lucie, adieu. Je ne veux pas lui laisser connaître tout son empire.

Venez demain passer la journée; nous aurons un petit bal, et nous devons préparer une mascarade pour la semaine prochaine.

Lucie a besoin de consulter Émilie sur son déguisement; vous et moi nous ne serons pas dans le secret; nous avons écrit aux Fitzgérald pour les prier d'être de la partie; je leur enverrai la veille une voiture, ou peut-être je les irai chercher moi-même.

Adieu. Votre ami,

JOHN TEMPLE.

LETTRE CCIX.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Bellfield, 1er novembre.

Je reçois une lettre de Temple qui me donne beaucoup de tranquillité ; il écrit comme un amant, et il avoue son danger passé avec une franchise qui peint mieux la situation présente de son cœur, que toutes les assurances ne pourraient faire.

Mes inquiétudes, au sujet de Lucie, ont un peu troublé mon bonheur ; en Angleterre, où les femmes mariées sont en général les plus vertueuses qui existent, il est d'une grande importance qu'elles aiment leurs maris, et qu'elles en soient aimées dans les pays où l'on tolère davantag

la galanterie, c'est une chose moins nécessaire.

Temple saura la rendre heureuse tant qu'elle conservera son cœur ; mais si jamais elle le perd, tout devient à craindre, par la vivacité de son caractère, qui ne pourrait supporter un moment une vie d'indifférence.

Il a cette ardeur d'imagination qui fait naître les vertus ; mais malheureusement elle entraîne aussi plus volontiers à commettre des fautes.

Les caractères froids et tranquilles ressemblent à des sables arides, et les esprits vifs et ardents sont comme ces riches terres qui, lorsqu'elles sont cultivées avec soin, produisent le meilleur fruit ; mais qui, par cette même fertilité, font germer les mauvaises plantes si elles sont négligées.

Son malheur est d'avoir perdu ses parents lorsqu'à peine il sortait de l'enfance, et d'avoir été maître de sa con-

duite et d'une grande fortune dans un âge où les passions nous entraînent au-delà des bornes de la raison.

Je suis le seul être au monde dont il puisse supporter la moindre contradiction ; heureusement pour Lucie je conserve sur lui toute l'influence que l'amitié m'a donnée dès les premiers temps de notre liaison.

Cette influence, le soin qu'elle prendra d'étudier ses goûts en toutes choses, et les avantages précieux qu'elle a reçus de la nature, parviendront, j'espère, à fixer cet astre errant.

Lucie me dit qu'elle vous a prié d'assister à une mascarade qui doit se faire à Temple-House; vous nous obligerez tous extrêmement de vous rendre à cette invitation.

Vous ne me dites pas si l'affaire concernant votre grade de major est prête à s'arranger; dans le cas où vous seriez

forcé de retourner immédiatement à la ville, Temple vous renverrait.

Adieu.

Votre ami,

Edouard Rivers.

On m'apporte à l'instant votre dernière lettre; vous avez raison; nous autres voyageurs américains, nous avons de grands désavantages; nos imaginations sont restreintes; nous n'avons pas la pompe orientale à mettre dans nos descriptions, seulement les grâces simples et modestes de la nature.

LETTRE CCX.

Le capitaine Fitzgérald, au colonel Rivers.

4 novembre.

Sir William est de retour à la ville; je l'ai vu ce matin, il désire voir l'on-

fant ; il m'a dit que son frère, dans ses derniers moments, avait parlé de cette histoire le cœur plein de toutes les angoisses du remords, et lui avait recommandé instamment de prendre soin de cet orphelin, s'il pouvait le découvrir ; qu'il avait fait plusieurs recherches, mais toujours en vain, et qu'il se trouvait heureux que le hasard lui offrît cette découverte.

Il parle de placer quatre-vingt mille livres sur la tête de l'enfant, et de s'occuper lui-même du soin de son éducation.

Je suis fâché de l'impossibilité où je suis de me trouver à votre mascarade ; mais mon affaire touche précisément à sa crise ; Bell attend de madame Rivers le détail circonstancié de cette partie, et désire être promptement dans le secret de l'habillement des dames, quoique vous n'en soyiez pas ; elle vous prie de nous envoyer votre jolie pay-

sanne et son pupille ; nous aurons soin de les présenter d'une manière convenable à sir William.

Je suis trop pressé pour vous écrire plus longuement.

Adieu mon cher Rivers,

Votre affectionné,

J. FITZGÉRALD.

LETTRE CCXI.

Mme Rivers, à Mme Fitzgérald.

8 novembre.

OUI, ma chère Bell, la politesse est sans doute une vertu morale.

Comme nous sommes des êtres formés pour la société, et que nous ne pouvons être heureux sans elle, il est du devoir de chacun de chercher à la rendre aussi douce, aussi agréable qu'il le peut ; et cela consiste seulement dans

une certaine attention envers les autres, qui s'accorde avec ce que nous devons à nous-mêmes; tout ce que nous leur donnons en civilités, nous sera rendu en égards. L'insolence et la mauvaise éducation se font détester parmi tous les hommes.

Je languis de vous voir, ma chère Bell; le charme que je trouve dans votre conversation a détruit mon goût pour celle des simples connaissances, tout agréable qu'elle puisse être.

Il est dangereux de se livrer aux délices de l'amitié; elles nous rendent trop indifférents aux relations ordinaires.

Mais quels sont les autres plaisirs qui soient dignes de ce nom? Lesquels peuvent offrir leur délicatesse et leur vivacité?

Je m'occupe à la préparation de la mascarade qui doit avoir lieu le 18;

je suis extrêmement contrariée de penser que vous ne serez pas avec nous.

Mon habit est simple et sans ornement ; mais je lui trouve de la grâce, et je crois qu'il me siéra bien ; c'est celui d'une paysanne française. Lucie doit être une sultane éblouissante de diamants, et ma mère une matrone romaine.

Je choisis cet habillement, parce que j'ai quelquefois entendu mon cher Rivers l'admirer ; paraître un instant plus agréable à ses yeux, est un objet digne de toute mon attention.

Adieu. Votre sincère amie,

Émilie Rivers.

LETTRE CCXII.

Madame Fitzgérald, à madame Rivers.

Londres, 10 novembre.

ASSURÉMENT, ma chère, l'amitié est une fort jolie invention, et après l'amour, il n'est rien dans le monde qui donne un charme aussi vif à la société.

Cependant la pruderie sévère de l'âge nous laisse à nous, pauvres femmes, encore à peine ce plaisir, tout innocent qu'il est.

Je me rappèle que ma tante Cécile, qui mourut à soixante-six ans, sans avoir jamais senti le moindre mouvement d'affection pour aucun être humain, me disait souvent qu'une femme

modeste et prudente ne devait rien aimer dans le monde qu'elle-même.

Pour moi, je trouve que l'on doit plutôt nourrir que réprimer les douces propensions du cœur, et qu'il est permis d'apprécier le mérite jusque dans cette *mauvaise* créature, appelée l'homme.

Je vous aime infiniment, Émilie; mais, je ne vous le cache pas, l'amitié que m'inspirent les hommes a peut-être encore plus d'attrait pour moi; et je pense qu'il y aurait une sévérité ridicule à s'interdire un pareil sentiment, qui nous priverait des plus vifs et des plus innocents plaisirs du cœur.

Ce pressant désir de plaire que l'on sent beaucoup mieux pour un ami, est en lui-même une très-agréable sensation.

Vous direz que je suis une coquette même en amitié, et je ne sais si vous n'aurez pas raison. J'aime passionné-

ment Fitzgérald; cependant, je préfère que d'autres hommes me regardent avec complaisance; je suis plus empressée que jamais de fixer l'attention des aimables trompeurs, et quoique je rende justice à votre esprit, à votre jugement, à tous les sentiments que vous exprimez si bien; malgré tout cela, j'aime encore mieux la conversation de Rivers que la vôtre.

Les femmes ne peuvent pas se dire entre elles des choses agréables; et si elles le faisaient, rien ne serait plus insipide; tandis qu'un ami.....

C'est très-différent, ma chère; le premier système de morale que j'écrirai contiendra cent pages au moins sur cet important sujet.

Vous observerez que je ne m'oppose en rien à ce que vous ayiez de l'amitié pour mon époux; je suis la meilleure personne du monde, et celle qui dé-

sire le plus augmenter les innocents plaisirs de la vie conjugale.

A propos d'innocents plaisirs, je trouve que votre belle-sœur est une excellente politique ; appeler chez elle tous ceux qui sont dans le goût de Temple est le plus sûr moyen d'empêcher qu'il ne les cherche au-dehors.

Je suis désolée de ne pouvoir assister à vôtre mascarade ; c'est ma folie, et j'ai ici le plus joli déguisement du monde ; je suis presque tentée de m'éclipser pour un jour où deux.

Adieu. Votre amie,

BELL FITZGÉRALD.

LETTRE CCXIII.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Bellfield, 12 novembre.

Il vous plaira d'informer votre petite syrène, que je ne lui permettrai pas de perdre mon Émilie.

Je mets obstacle aux amitiés de notre sexe, qui ne peuvent convenir qu'aux dames d'un caractère français.

Je désire absorber en moi-même tous les mouvements affectueux d'Émilie, et j'envierais à un archange le moindre partage de son cœur, ou, si vous le voulez, de son amitié.

Cependant, pour ne pas être trop sévère, puisque la rigide pruderie ne permet pas que les femmes ayent aucun penchant doux, je veux bien que les

dames scrupuleuses de tous rangs, de tout âge, laides et jolies, petites et grandes, jètent le voile de l'amitié entre leurs cœurs et le monde.

Il fait aujourd'hui le plus beau temps qu'on puisse voir, quoiqu'au milieu de novembre ; un air doux comme celui d'avril, et un soleil dont l'éclat me rappèle celui du Canada.

Je me suis baigné dans le canal qui passe à l'extrémité de mon jardin, le même où je nageais dans mon enfance ; cette idée m'a causé une sensation délicieuse ; elle a porté dans mon cœur la douce gaîté de ces heureux jours d'innocence et de joie.

De tous les préjugés qui tiènent aux objets visibles, le plus fort et le plus agréable est celui qui nous attache au lieu de notre naissance.

Chère patrie ! unique séjour du vrai bonheur ! je serais disposé le mieux

du monde à faire une invocation aux dieux pénates.

Nous perdons de vue ces aimables divinités ; mais elles sont vengées : les véritables jouissances ne peuvent se trouver que sous leurs auspices.

Je ne sais comment cela se fait, mon cher Fitzgérald, mais je ne sens pas refroidir en moi l'amour de mon pays.

Je trouve encore agréable le paysage qui m'environne, quoique le changement de saison l'ait rendu moins gracieux qu'il n'était lorsque je vins me fixer à Bellfield; nos soins champêtres suffisent pour nous occuper, sans nous causer de fatigue ; ma mère nous a fait présent d'un excellent choix de livres; elle et Emilie sont d'une société charmante; le voisinage est composé de personnes agréables, et ce que l'on devrait toujours considérer en se fixant à la campagne, c'est qu'elles

ne sont pas d'une fortune supérieure à la nôtre.

Les soirées deviènent longues; mais elles n'en sont que plus gaies; j'aime le plaisir de la table, non pour lui-méme, car personne au monde n'y est plus indifférent, mais parce qu'il répand la gaîté sociale, et qu'il met tous les convives en harmonie avec eux-mêmes et avec les autres.

Les soupers de mon Émilie son délicieux ; mais notre revenu modique nous empêche de les renouveler souvent ; si j'étais riche, ce serait là mon premier luxe.

Pour combler la mesure de mon bonheur, Émilie se plaît dans ma retraite et place toute sa félicité dans mon affection.

Nous sommes si peu seuls, que je trouve toujours passés trop vite nos instants de confiance intime ; lorsque

je la quitte, je me rappèle mille choses que j'avais encore à lui dire, mille nouveaux plans que je voulais lui communiquer, et j'attends avec impatience le moment de revoir sans contrainte la plus aimable et la plus chérie des femmes.

Il ne manquerait rien aux délices de ma situation, si je ne voyais pas quelquefois, sur cette douce physionomie, un nuage de tristesse, qui pourtant se dissipe au moment où mes yeux rencontrent les siens.

Je vais partir pour la maison de Temple, et la chaise est à la porte.

Adieu, mon cher ami. Votre affectionné,

Édouard Rivers.

LETTRE CCXIV.

Madame Fitzgérald, au colonel Rivers.

14 novembre.

AINSI donc, mon rigide censeur, vous désapprouvez nos liaisons d'amitié avec votre sexe; je vous croyais une idée plus juste des choses en général.

Fitzgérald et moi nous avons discuté sur les mœurs anglaises et françaises au sujet de la galanterie.

La grande question était de savoir ce qui blesse un homme davantage, de la mauvaise conduite de sa femme ou de celle de sa fille.

Il y a beaucoup à dire des deux côtés.

L'on a quelques chances à courir en souffrant la coquetterie dans l'une et

l'autre ; toutes les deux contribuent à répandre du charme dans la conversation ; elles introduisent l'aisance et la politesse dans la société, mais ces agréments sont dangereux pour les mœurs.

Cependant nos coutumes tendent plus à produire de bons effets, en ce que l'amour qu'elles favorisent a le mariage pour but, le seul qui puisse faire le bonheur d'un caractère estimable.

La coquetterie d'une jeune personne a des vues qui s'allient souvent avec l'honneur ; mais celle d'une femme mariée n'en peut avoir aucune ; elle est seulement d'usage pour passer le temps.

Quant à la véritable galanterie, le genre français gâte moins l'esprit des hommes, et le nôtre est plus favorable à la paix des familles.

Je pense que je conserve, d'une manière admirable, le juste équilibre de l'argument.

Mon avis, cependant, c'est que si

les hommes se mariaient par attachement, rien de semblable à la galanterie n'existerait.

L'orgueil et le faste détruisent entièrement le bonheur ; c'est du choix que nous faisons dans le mariage, que dépend toute notre félicité, et nous le fixons par des motifs plus frivoles que ceux qui nous déterminent dans les affaires communes de la vie.

J'ai connu autrefois un homme qui se croyait très-amoureux, et qui, malgré l'ardeur de sa passion, attendait paisiblement qu'il eût un état pour épouser sa maîtresse, quoiqu'il eût d'ailleurs une fortune aisée.

Les mœurs actuelles sont extrêmement nuisibles aux tendres affections.

Les amants de l'ancien temps n'avaient que des dragons à combattre ; ceux d'aujourd'hui ont à vaincre des monstres plus terribles, l'avarice et l'ambition.

Tout ce que je dirai encore à ce sujet, c'est que les deux êtres les plus heureux que j'aye rencontrés jamais, étaient un ministre et sa femme, dont le revenu s'élevait au plus à cent louis.

Voilà une épître passablement philosophique, sentimentale, et d'un genre tout-à-fait récréatif.

Mais vous la méritez pour n'avoir pas répondu à ma dernière qui était charmante.

J'aime les idées coquettes d'Émilie, au sujet de son déguisement pour la mascarade; elles me prouvent que vous êtes encore amants.

Je me rappèle que le premier symptôme qui me fit découvrir ma tendresse pour Fitzgérald, fut l'attention extrême que je donnais à cet objet; j'essayais vingt chapeaux différents lorsque je l'attendais à Sillery.

Mais avant de terminer l'article de la galanterie, je dois vous dire ce qui

me charme en vous et en mon cher mari ; c'est que vous n'avez jamais dit un seul mot devant Émilie et moi, qui pût nous faire soupçonner que vous eussiez eu la moindre liaison ; c'est une délicatesse qui m'a convaincue de la sincérité de votre attachement plus que n'auraient pu faire tous les vœux des amants qui se vantent de les rompre.

J'ai quelquefois été blessée de la conduite opposée de Temple, et j'ai remarqué la peine qu'elle faisait à Lucie, quoique sa vive crainte de lui en causer à lui-même l'eût empêchée de la témoigner ; j'ai vu, dans une occasion semblable, un sourire sur ses lèvres, tandis qu'une tendre larme de regret tombait de ses yeux.

Une femme, dont l'orgueil est la seule passion, écoute avec plaisir le détail de vos conquêtes passées, et les regarde comme des victimes immolées à la supériorité de ses charmes ; à ces

êtres vains, il est bien d'en parler ; mais pour flatter le cœur d'une femme qui aime véritablement, vous devez être trop entièrement dominés par la tendresse qu'elle vous inspire, pour revenir sur le passé ; vous ne devez pas même offrir à son imagination la pensée que vous ayiez eu d'autres engagements ; nous connaissons l'existence de telles choses dont il serait mieux de n'avoir pas éveillé l'idée ; je suis peut-être dans l'erreur ; mais je raisonne d'après mes propres sensations.

J'aime infiniment une pensée que j'ai trouvée dans un petit roman français :

« Un homme qui ne peut plus compter ses » bonnes fortunes, est de tous celui qui connaît » le moins les faveurs ; c'est le cœur qui les ac- » corde, et ce n'est pas le cœur qu'un homme » à la mode intéresse ; plus on est *prôné* par les » femmes, plus il est facile de les avoir, mais » moins il est possible de les enflammer. »

Vérité incontestable pour laquelle je lèverai volontiers la main.

Deux heures.

Je reçois des nouvelles de votre sœur; elle me mande qu'Émilie va devenir une petite philosophe; qu'elle lit Bay, Derham et cinquante autres vieux originaux dont on n'a jamais entendu parler; qu'elle cherche à découvrir à travers un microscope les merveilles de la création.

Combien le mariage donne de science aux jeunes dames! Je pense que nous verrons bientôt paraître un ouvrage sur ses découvertes.

Elle me dit encore, que vous avez de petites tracasseries d'amants, des querelles qui s'appaisent de la plus jolie manière du monde.

C'est là précisément où je voudrais amener Fitzgérald; mais le rusé qu'il est ne veut pas se quereller avec moi, quoi que je puisse faire; je suis sûre

que ce n'est pas ma faute, car je lui en donne sujet tous les jours de sa vie.

Shenstone dit avec une justesse infinie :

« La réconciliation est le plus tendre partage » de l'amour et de l'amitié ; l'âme y développe » un certain agrandissement, et forcée de re- » venir, elle se reporte vers son objet avec « une force nouvelle. »

Qui ne voudrait pas se quereller pour le plaisir du raccommodement ? Je serai très-mécontente de Fitzgérald, s'il ne veut pas me laisser quelquefois troubler un peu cette paix continuelle.

Dites à votre sœur qu'elle ne peut être plus fâchée que je le suis du contre-temps qui m'empêche de me trouver à sa mascarade.

Adieu. Votre affectionnée,

BELL FITZGÉRALD.

P. S. Ne pensez-vous pas, mon cher Rivers, que les mariages formés

par de *prudents* calculs d'intérêt, sont une horrible espèce de marché ? N'est-ce pas une cruauté, que des parents sordides renferment, sous le même toit, deux pauvres innocents, pour se tourmenter, être leur fléau mutuel, tandis que séparés ils auraient pu se rendre l'un et l'autre très-heureux.

Lorsque nous prenons le temps de la réflexion, et que nous choisissons, pour noús-mêmes, c'est une autre affaire, et je commence à croire possible qu'un attachement dure toute la vie.

Je pense quelquefois à celui que m'inspire Fitzgérald, et je le trouve passionné, auprès du sentiment paisible que j'éprouvais le jour où je l'honorai de ma main, auprès de ces tranquilles moments où nous faisions notre méridienne de l'après midi, assis l'un vis-à-vis de l'autre, dans un fauteuil aux deux coins de la cheminée, lui comme un grave juge de paix de campagne,

et moi sa très-humble moitié, bonne espèce de femme, comme celle du ministre de la paroisse.

J'ai l'idée, mon cher Rivers, que rien au monde n'est plus triste que d'être une fille surannée ; la perte de ses charmes lui ôte l'heureuse liberté de dire et de faire tout ce qu'il lui plaît. Adieu.

LETTRE CCXV.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Bellfield, 16 novembre.

Mon parent le colonel Wilmot arrive tout récemment des Indes orientales, riche et plein du projet de me faire épouser sa fille.

Ma mère a reçu ce matin une lettre de lui, où il presse l'affaire avec une chaleur qui me fait souffrir d'avance,

pour la contrariété qu'il éprouvera, et je souhaite pouvoir l'en détourner aussi doucement que possible.

Il parle de se trouver à Bellfield vendredi soir, qui est précisement le temps où la mascarade de Temple aura lieu ; j'y resterai pour l'attendre ; j'aurai un domino prêt, et je le conduirai à Temple-House.

Il paraît n'avoir aucune idée de mon mariage et de celui de ma sœur ; je voudrais qu'il ne fût pas instruit du premier avant de connaître Émilie.

La meilleure excuse que je puisse lui donner du refus de son offre, est de lui en montrer l'aimable cause.

Je chercherai à les lier de conversation à la mascarade, et à le faire asseoir près d'elle au souper, sans qu'ils se connaissent mutuellement.

S'il la voit, s'il converse avec elle, sans la prévention que l'idée qu'elle est cause de son désagrément pourrait lui

donner, il ne peut manquer d'avoir pour elle cette admiration que je n'ai jamais vu personne lui refuser.

Sa fille est depuis son enfance en pays étranger, circonstance qui me fait plaisir en ce qu'elle me laisse le pouvoir de refuser sa main, sans blesser aucunement son amour propre et celui de son père ; au contraire, si je l'eusse connue, tous les deux auraient pu se trouver offensés de me voir donner la préférence à une autre.

Elle n'est pas en Angleterre, mais on l'attend chaque jour. Au moment où elle arrivera, Lucie et moi nous irons la chercher pour l'amener à Temple-House ; je désire vivement qu'elle rencontre un époux digne d'elle.

Le colonel Wilmot écrit qu'elle est très-aimable, du moins à ce qu'il a ouï dire, car il ne l'a jamais vue.

Je souhaiterais qu'il fût possible de cacher à jamais cette offre à Émilie ; ma

délicatesse est blessée de l'idée qu'elle puisse en être instruite au moins par ma famille ou par moi.

Ma mère se conduit comme un ange de bonté dans cette occasion ; elle me témoigne qu'elle est parfaitement heureuse que je n'aye consulté que mon cœur dans le choix d'une épouse, et elle parle de la tendresse d'Émilie, comme d'un bien au-dessus de tout prix. Elle ne forme pas même le moindre désir de me voir plus riche que je ne le suis.

Lorsque je n'aurais jamais vu mon Émilie, je n'aurais pas lié mon sort à celui de cette jeune personne, à moins que l'amour n'eût formé notre union.

Cependant n'imaginez pas que j'aye pour la fortune ce mépris romanesque, si pardonnable, je dirais presque, si bien fait pour plaire à dix-neuf ans.

Je connais le monde, peut-être plus que beaucoup d'hommes de mon âge ;

et j'ai vu, sous leur plus beau jour, les avantages de l'opulence.

Je crois qu'un homme estimable non seulement peut, mais doit porter son attention à s'avancer dans le monde, à s'y faire un bien-être, par tous les moyens qui peuvent se concilier avec l'honneur, la probité et son véritable bonheur.

Je n'ai jamais négligé cette espèce de soin, et je l'aurai toujours, mais non par des voies basses; et la plus vile à mes yeux est celle de vendre sa main dans un mariage de spéculation.

Avec quelle horreur ne regardons-nous pas celui qui s'est avili par un vol! et l'homme qui se marie seulement par des vues intéressées, n'est-il pas un voleur dans toute l'acception que l'on donne à ce terme?

Il se livre également comme un esclave; et la distinction qui existe en-

tre eux, c'est que son état de servitude est de plus longue durée.

Adieu. Je ferai en sorte de vous écrire d'ici à vendredi.

Votre affectionné,

Édouard Rivers.

LETTRE CCXVI.

Mme Fitzgerald, au colonel Rivers.

18 novembre.

Fitzgérald ayant des affaires me prie de vous écrire. Vos aimables villageois sont arrivés; l'extérieur de miss William a quelque chose de très-intéressant, et le petit garçon est un Adonis.

Que le ciel, qui lui a donné l'être, le rende plus honnête homme que son père! ou je prévois de terribles ravages parmi le sexe.

Nous recevons en ce moment votre lettre ; je suis fâché de vous voir blasphémer le bel âge de dix-neuf ans.

« O source aimable des généreuses » folies, jeunesse! Quand tu ouvres » les cœurs au jour, ils sont purs comme » la lumière des cieux, doux comme » le souffle du zéphir, gais comme la » vive alouette, tendres comme le » bouton, et prodigues comme le prin- » temps. »

Vous voyez que je fais un cours de Shenstone, que je voudrais prescrire à tous les esprits pénétrés du triste égoïsme de nos jours.

Le seul moyen d'être bon est de garder toute la vie les erreurs charmantes et généreuses de dix-neuf ans, s'il faut les appeler des erreurs.

Quant à vous, mon cher Rivers, avec tous vos airs de réflexion et de connaissance du monde, vous êtes aussi jeune que jamais.

Témoin votre bonheur extrême d'avoir épousé une femme possédant quarante mille livres au plus, quand vous auriez pu en avoir une qui vous eût apporté vingt fois pareille somme.

Vous êtes toujours un adolescent, Rivers, je suis encore une jeune personne, et j'espère que nous resterons tels aussi long-temps que nous vivrons.

Savez-vous, mon cher ami, que je suis une fille des muses, et que je composais des pastorales à sept ans?

Je suis ravie de ce talent précoce, parce qu'un vieux médecin m'a dit une fois que c'était, non seulement un symptôme de longue vie, mais encore de longue jeunesse, ce qui vaut beaucoup mieux.

Il expliquait cela, en disant je ne sais quoi sur les esprits vitaux, que je n'entends pas du tout; mais que peut-être vous pouvez comprendre.

J'aurais été un assez bon poète fe-

melle, si mon père n'eût pas essayé de m'apprendre à l'être suivant les règles de l'art, et n'eût voulu voir tous les griffonages qui sortaient de ma plume; ces muses lyriques sont de jeunes personnes timides qui ne peuvent supporter les regards.

Le génie est comme la sensitive, il se referme au toucher.

Ainsi donc, voilà votre cousin le Nabab de retour; je pense qu'Émilie va faire sa conquête; qu'il n'oublie pas surtout que, s'il eut des obligations au père de Mistriss Rivers, c'est aussi à votre aïeul qu'il en est redevable.

Il peut très-bien distraire de sa fortune deux ou trois cent mille francs qui ne feraient pas de mal à vos petits soupers.

Adieu! Sir William Verville dîne à la maison, et je n'ai que le temps de m'habiller.

Votre, etc. A. FITZGÉRALD.

LETTRE CCXVII.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitztgérald.

17 novembre, huit heures du matin.

Je viens de recevoir une lettre du colonel Wilmot; il ne connaît rien encore de nos affaires domestiques; il me croit toujours libre, et me parle d'être son gendre comme de la chose la plus assurée, ne considérant pas la possibilité que j'eusse d'autres engagements.

Son histoire, dont il me fait le détail dans cette lettre, est tout-à-fait romanesque. Il était le dernier de sa maison, et fut pourvu selon ce titre; à dix-huit ou vingt ans, il aima et fut aimé d'une jeune personne qui était aussi peu favorisée que lui de la fortune. Leurs famil-

les qui, des deux cotés, avaient d'autres vues, joignirent leurs propres intérêts, pour l'envoyer aux grandes Indes, et la jeune personne fut renfermée dans la maison d'un ami à Londres, où elle devait rester jusqu'à l'époque où il aurait quitté l'Angleterre.

Avant son départ cependant, ils parvinrent à se réunir, et se marièrent secrètement; le mariage fut seulement connu de son beau-frère qui était l'ami de Wilmot.

Il l'abandonna aux soins de ce frère qui, sous le prétexte de chercher à dissiper sa mélancolie, et la guérir de sa passion, obtint de son père la permission de la conduire en France.

Elle y donna le jour à une fille, et mourut peu de temps après.

Son frère, sans instruire sa famille du secret, éleva l'enfant, comme la fille d'un jeune frère qu'il avait perdu

en France dans un duel; ses parents, qui moururent peu d'années ensuite, furent informés de ces détails presque à leurs derniers moments, et laissèrent un léger capital pour l'enfant.

Cependant, le colonel Wilmot, après avoir essuyé différents malheurs dans le cours de plusieurs années, pendant lesquelles il entretint constamment une correspondance avec son beau-frère, la seule personne d'Europe avec laquelle il conserva des relations; par une suite d'heureux incidents, acquit rapidement une fortune considérable, ce qui lui fit prendre la résolution de revenir en Angleterre, et de me faire épouser sa fille, comme le seul moyen d'acquitter pleinement ses obligations envers mon grand-père qui, le seul de toute sa famille, lui tendit le moindre secours, lorsqu'il s'éloigna de sa patrie.

Il écrivit à sa fille; et l'instruisant de son dessein, il la prévint de se rendre

à Londres où ils se retrouveraient; mais elle n'est pas encore arrivée.

Six heures du soir.

Émilie et ma mère sont parties pour aller dîner à Temple-House ; c'est là qu'elles s'habilleront, parce que je dois être surpris.

Sept heures.

Le colonel Wilmot vient d'arriver, c'est un fort bel homme, grand, bien fait, avec un air de dignité que l'on voit rarement ; il est très-brun, et ce qui doit plaire à Bella, il a un nez aquilin ; il paraît avoir à peu près cinquante ans, mais il est moins âgé ; les changements de climat ont presque toujours le désagréable effet d'ajouter quelques années sur la physionomie.

Il s'habille pour m'accompagner à la mascarade ; je l'attends, et je suis forcé de vous quitter.

Adieu. Votre ami,

Edouard Rivers.

LETTRE CCXVIII.

Mme Fitzgérald, à Mme Rivers.

Londres, 18 novembre, minuit.

Avec qui pensez-vous que j'aye dîné et soupé aujourd'hui chez un marchand de la cité? avec votre ancien amant, sir Georges Clayton, tout aussi gai, tout aussi récréatif que jamais.

Quel époux séduisant vous avez perdu, ma chère Émilie?

Il a été fort déconcerté à ma vue, et il a rougi extrêmement; mais bientôt recouvrant son aimable et uniforme insipidité de physionomie, il a souri, et constamment souri, comme à son ordinaire.

Il n'a pas une seule fois demandé de vos nouvelles, ni même prononcé votre nom; comme j'étais priée de porter un

toast, j'ai eu la malice de nommer Rivers ; il a porté sa santé d'un air indifférent, comme s'il n'en eût jamais entendu parler.

Les jeunes Miss de la cité l'admirent infiniment et l'enchantent à leur tour ; elles sont charmées de sa figure, et lui de leur esprit.

Sa mère, pauvre femme, ne put faire réussir le mariage qu'elle avait en vue, lorsqu'elle écrivit ; la famille l'approuvait, mais la jolie fiancée fit un meilleur choix, et dans moins d'une semaine elle congédia sir Georges, pour un jeune homme très-agréable de notre connaissance, M. Palmer, un homme plein d'honneur, digne d'elle à tous égards, eût-elle été vingt fois plus riche. Il a une petite propriété dans le Lincolnshire, et sa maison n'est pas à plus de quinze milles de la vôtre. Je veux établir une liaison entre vous et mistriss Palmer.

Je pense que vous êtes maintenant la plus heureuse des femmes ; que Rivers trouve mille agréments nouveaux dans sa belle paysanne, et que vous êtes dans une vive allégresse de vos charmes, ou, pour m'exprimer autrement, toute glorieuse de votre pouvoir.

Ainsi les vieilles filles de votre voisinage ne louent pas la conduite de miss William.

Quelqu'un m'a dit, ou je l'ai pensé ; je ne sais lequel ; je crois cependant que c'est dans Shenstone que j'ai trouvé cette idée, que les êtres les meilleurs étaient ceux dont le caractère avait été le plus injurié par la calomnie ; comme on remarque en général que les meilleurs fruits sont ceux que l'on voit becquetés par les oiseaux.

Je conviendrai pourtant que les apparences étaient bien un peu contre votre paysanne ; et je pardonnerai à ces bonnes vieilles tantes, si elles ont

toujours, pour fixer leur jugement, des causes de soupçon aussi fondées.

Mais généralement elles condamnent sans pitié de légères indiscrétions; elles établissent le caractère des femmes, d'après leur conduite, dans un âge où elles ne peuvent juger de ses conséquences; et sur de petites erreurs, elles prononcent une sentence rigoureuse contre celles qui donnent une preuve étonnante de prudence, de n'en pas commettre de plus grandes.

Quant à moi, je pense que ceux qui n'ont jamais été coupables d'aucune légèreté, sont ordinairement les gens qui n'ont en partage que peu de vertus actives.

Une aimable irrégularité plaît au moral, autant que dans la beauté du corps.

Adieu. Votre amie,

BELL FITZGERALD.

Tout ce que je peux dire, Émilie,

c'est que, si l'imprudence est un péché, le ciel fasse miséricorde à votre pauvre petite Bella.

D'après ce louable principe sir Georges est le plus vertueux des hommes ; contre laquelle assertion, je crois, vous éleverez quelque doute.

LETTRE CCXIX.

Mme Fitzgérald, au colonel Rivers.

Londres, 19 novembre.

Vous avez raison, mon cher Rivers, votre ami le colonel Wilmot me plaît infiniment plus pour son nez aquilin ; je n'en ai jamais vu sur la figure d'un sot.

Il n'est pas malheureux de se voir introduit, à son arrivée, dans une semblable réunion de jolies femmes ; c'est

précisément le placer au milieu des lys et des roses.

Fitzgérald dit qu'il serait jaloux de lui, dans votre estime, s'il avait quinze ans de moins ; mais que les amitiés les plus vives étaient celles où se trouvait une égalité d'âge ; parce que les personnes nées du même temps ont la même façon de penser, et voient les choses sous le même point de vue.

Chacune des saisons de la vie a ses idées qui lui sont particulières ; et nous sommes naturellement portés à ne donner raison qu'à ceux qui sont de la même opinion que la nôtre.

Ne pensez donc pas que c'est une grande preuve de ma passion pour mon *cher époux*, que de répéter ses propres sentiments ?

Mais je passe au sérieux. Sir William est enchanté de son petit neveu ; il a promis de placer sur sa tête la somme dont il avait déjà parlé, de faire

à miss William une pension de cent louis, dont les fonds retourneront, après sa mort, à l'enfant, et il s'est engagé à fournir lui-même à tous les frais de son éducation.

Je brûle de savoir si votre colonel oriental est amoureux d'Émilie.

Ne tardez pas à nous donner de longs détails.

Adieu. Votre affectionnée,

BELL FITZGÉRALD.

LETTRE CCXX.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Temple-House, samedi matin, onze heures.

NOTRE fête de cette nuit était charmante ; je n'ai jamais rien vu de semblable hors de Londres.

Temple a le meilleur goût, et il avait prodigué la dépense pour la rendre agréable ; les ornements du grand salon avaient beaucoup de magnificence.

Émilie était la plus jolie paysanne que l'on eût jamais admirée ; son vêtement, tout en conservant sa rustique simplicité, avait infiniment de grâces, et sa beauté ne pouvait paraître avec plus d'avantage.

Il y avait dans son air noble et modeste un charme qu'il est impossible de rendre.

L'aisance aimable de sa taille, le contour moelleux de ses bras, cette élégance qui règne dans toute sa personne, les boucles de ses jolis cheveux négligemment retenus avec un ruban, la grâce naturelle de chacun de ses mouvements, tout en elle offrait à l'imagination charmée l'idée flatteuse d'une nymphe bocagère, daignant favoriser quelque mortel de sa présence.

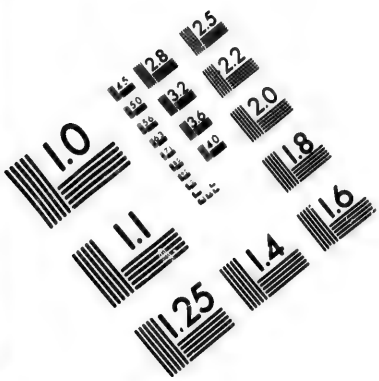
Le colonel Wilmot la contemplait avec des yeux de ravissement, et me demandait si les divinités champêtres avaient quitté leur séjour pour visiter Temple-House.

Je l'ai présenté à l'objet de son extase, et j'ai laissé à mon Émilie le soin d'augmenter l'impression ; j'ai bien fait de hâter notre mariage, un Crésus est un rival dangereux.

Lucie était belle également, mais dans un autre genre ; c'était une sultane parée de tout l'orgueil d'une beauté souveraine ; ses charmes imposaient le respect, ceux d'Emilie attiraient ; son air peignait l'autorité puissante, celui d'Emilie la douce persuasion.

Il y avait beaucoup de jolies femmes ; mais, je vous l'avouerai, mes yeux n'ont vu de beauté que celle de mon Emilie.

Nous allons ce matin faire un petit voyage à Burleigh ; à notre retour j'an-



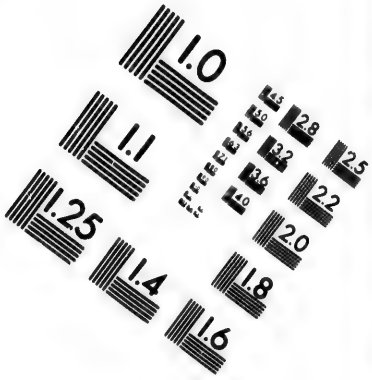
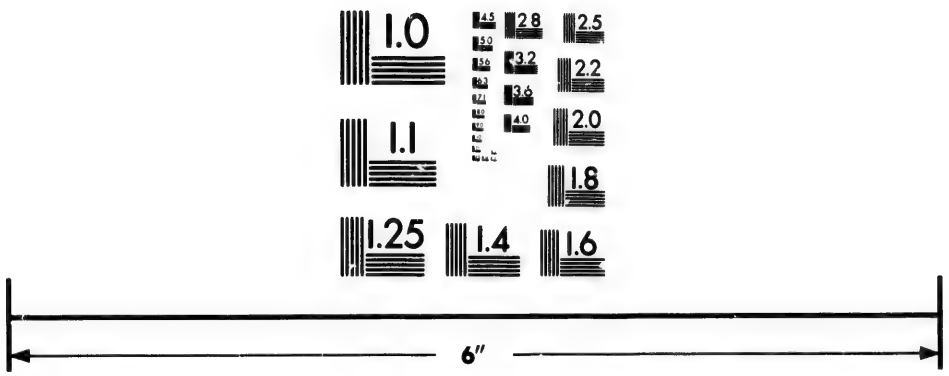
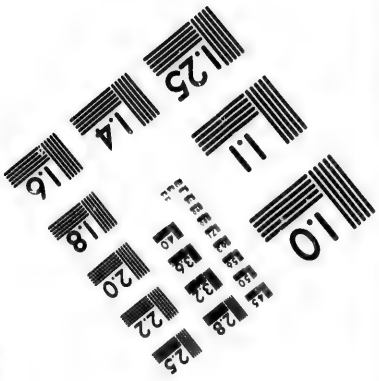


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-45C3

noncerai le colonel Wilmot à Emilie, et je les présenterai l'un à l'autre, dans les formes convenables; ils doivent aller ensemble dans la même chaise; maintenant elle le connaît seulement comme un de mes amis, et lui comme sa belle paysanne.

Adieu. Je suis interrompu.

Votre ami

Édouard Rivers.

J'oubliais de vous dire que j'ai instruit le colonel Wilmot du mariage de ma sœur, avant de le conduire à Temple-House, et que j'ai trouvé l'occasion de le présenter à Temple, sans qu'on l'eût apperçu.

Emilie est la seule personne de la maison à laquelle il soit encore étranger; je le préviendrai de ne pas l'informer des vues généreuses qu'il avait en ma faveur.

LETTRE CCXXI.

Mme Rivers, à Mme Fitzgérald.

Temple-House, samedi matin.

VOTRE Émilie n'a jamais été plus heureuse que la nuit dernière. Au milieu d'une foule de beautés, les yeux de son Rivers n'ont pas cessé de la suivre ; il semblait ne voir aucun autre objet ; a peine voulait-il me laisser attendre le moment de la collation pour me démasquer.

Mais vous allez me trouver la folie et les idées romanesques d'une jeune fille ; ainsi je vous dirai seulement que j'ai vu avec délices que mon déguisement lui paraissait agréable, et qu'il était charmé de l'attention flatteuse que la société voulait bien me donner.

Il avait amené avec lui un étranger

dont les regards ont presque toujours été fixés sur moi ; il n'est pas jeune, mais extrêmement aimable ; il est encore d'une fort belle figure, et son air a beaucoup de dignité ; il a cette grande politesse du monde, et autant que l'on en puisse juger, sur quelques heures de conversation, un esprit vaste et brillant.

Je n'ai j'amais rencontré d'homme qui prévînt mon cœur aussi favorablement, à la première vue, si j'en excepte Rivers qui m'assure que j'ai fait la conquête de son ami.

C'est lui qui doit être mon chevalier, ce matin, dans un petit voyage que nous allons faire à Burleigh.

Je me rappèle maintenant une chose qui me paraît singulière, c'est que Rivers ne nous a pas encore présentés l'un à l'autre, si ce n'est comme des masques ; cette idée ne m'était pas venue, jusqu'à ce moment ; je pense que c'est

un oubli de sa part, que la confusion de la fête aura causée.

Je ne connais pas même le nom de cet aimable étranger ; seulement j'ai cru voir, par sa conversation, qu'il avait servi autrefois.

Vous ne pouvez imaginer quelle était la beauté de Lucie à cette fête ; son costume était riche, élégant, et semblait fait pour accompagner les grâces nobles de sa personne, qui ne m'ont jamais autant frappée.

Tout ce qui pouvait prétendre aux charmes extérieurs n'était plus rien auprès d'elle.

Vous savez que Lucie porte sa tête avec infiniment de noblesse, ce qui, joint à l'avantage de sa taille, la plus parfaite que puisse avoir une femme, la beauté régulière de ses formes, la dignité naturelle de son maintien, les draperies majestueuses de sa robe et l'éclat de ses diamants, lui donnait un air de su-

périorité que l'on ne peut concevoir ; supériorité que cependant quelques personnes ont paru sentir d'une manière qui, je vous l'avoue, m'a fait de la peine.

Dans un lieu consacré au plaisir, je souffre de voir tout ce qui ressemble à la moindre sensation pénible ; mais tant que les passions humaines existeront, il sera difficile de les éviter nulle part.

Il y avait quatre ou cinq autres sultanes, qui semblaient être seulement les esclaves de sa suite.

Enfin, « Elle avait le port d'une » Déesse et les mouvements d'une » Reine. »

Il est heureux pour moi que l'extrême simplicité du genre sous lequel j'ai paru, ait éloigné toute possibilité de comparaisons qui eussent été sans doute à mon désavantage.

J'étais à l'abri dans mon humble ap-

parence, comme le modeste arbrisseau qui s'élève près d'un cèdre ; et le caractère si différent de mon déguisement était ce qui pouvait le mieux servir à m'attirer quelque attention, même à côté de Lucie.

Elle était radieuse comme l'étoile matinale, éblouissante de beauté.

Temple ne voulut pas souffrir qu'elle mît un instant son masque et dérobât la vue de ce teint brillant de jeunesse et de santé que le plaisir et le sentiment de l'admiration générale venaient encore animer.

Ses regards avaient un feu que l'on pouvait à peine fixer.

L'orgueil et l'amour de Temple jouissaient dans toute leur étendue ; il s'enivrait avidement des louanges que l'envie elle-même ne pouvait lui refuser.

Ma mère était parfaitement selon le caractère de son âge ; et lorsqu'elle

parlait à Rivers, elle me donnait l'idée d'Aurélie, cette digne romaine dont elle possède les vertus.

Il portait sur elle des yeux de bonheur et d'attendrissement, qui me le rendaient mille fois plus cher; elle est réellement une des femmes les plus agréables qui existent.

Je suis forcée de vous quitter; nous partons à l'instant pour Burleigh que je n'ai pas encore vu.

Adieu. Votre amie,

Émilie Rivers.

LETTRE CCXXII.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Bellfield, jeudi, deux heures.

Nous voici de retour; le colonel Wilmot est enchanté de Burleigh et toujours plus amoureux d'Émilie.

Il est dans son appartement ; je vais l'y rejoindre pour l'instruire de mon mariage ; il est précisément dans la disposition que je pouvais souhaiter.

Je suis bien sûr qu'il me pardonnera l'offense dont sa belle paysanne est la cause.

Je viens de lui tout apprendre.

Il est contrarié, mais non surpris ; il avoue qu'il n'est pas un homme dont le cœur aurait pu résister à mon Émilie ; il demande qu'elle veuille bien accorder à sa fille une place dans son amitié.

Il insiste pour lui faire un présent de diamants ; c'est, dit-il, à cette seule condition qu'il me pardonnera mon mariage.

Je vais le lui présenter chez elle.

Adieu, pour un moment.

Fitzgérald !... Je respire à peine!...

Le trouble de ma joie!..... Cette jeune personne que j'ai refusée !... mon Émilie !.... l'auriez-vous imaginé ?...

mon Émilie est la fille du colonel Wilmot ! . . . . .

Lorsque je l'ai annoncé par ce nom, elle a changé de couleur ; mais lorsque j'ai ajouté qu'il arrivait des Indes orientales, elle est devenue tremblante ; une pâleur mortelle a couvert son visage ; sa voix s'est altérée ; elle a prononcé faiblement : mon père ! et elle est tombée sans mouvement sur le sopha.

Il s'est précipité vers elle, l'a pressée ardemment contre son cœur ; il embrassait avec feu ses joues décolorées, lui demandait si elle était réellement son enfant, son Emilie, le cher gage de la tendresse de son Emilie Montaigu.

Peu de minutes après, ayant recouvré ses esprits, elle a fixé sur lui des yeux où se peignait toute l'émotion de son âme ; elle a porté sa main contre ses lèvres ; elle aurait voulu parler, mais les larmes étouffaient sa voix.

La scène attendrissante qui a suivi ce premier mouvement ne peut se rendre par aucun langage.

Je les ai laissés un instant, pour venir partager ma joie avec vous; mais le temps est trop précieux; je ne puis vous en dire davantage.

Demain vous aurez encore de mes nouvelles.

Adieu. Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE CCXXIII.

Le même, au même.

Votre ami est le plus heureux des mortels. Toutes les peines que renfermait le sein de mon Emilie sont dissipées; la sanction d'un père ne lui laisse plus de vœux à former.

Vous vous rappelez qu'elle avait désiré que notre mariage fût retardé ; son motif était d'attendre le retour du colonel Wilmot.

Quoiqu'il l'eût promise à un autre, elle espérait l'amener à favoriser son penchant ; elle était bien loin d'imaginer que l'époux que lui destinait son père était le fortuné Rivers que son cœur avait choisi.

Liée par un vœu solemnel, toutes les particularités de sa naissance étaient un secret qu'elle avait cru même ne pouvoir me confier.

Quoique déterminée à ne jamais se lier à un autre, elle pensait que son devoir l'obligeait cependant à ne pas disposer d'elle-même, avant l'arrivée de son père.

Elle supposait obligeamment qu'il me verrait avec ses yeux prévenus, et qu'il changerait ses vues en ma faveur aussitôt qu'il me connaîtrait ; elle

espérait qu'il voudrait bien couronner son amour, comme la récompense de la soumission qu'elle lui aurait montrée dans le retard qu'elle apportait à son mariage.

Mon importunité et la crainte de me donner un motif de soupçonner sa tendresse, puisque son vœu ne lui permettait pas une explication qui m'eût satisfait, l'entraînèrent à se dégager de son devoir envers un père qu'elle n'avait jamais vu, et qu'elle avait supposé mort, jusqu'à l'arrivée des lettres de mistriss Melmoth, ayant passé deux années sans en avoir aucune nouvelle.

Je devins son époux, et sa résolution fut alors d'abandonner ses droits sur la moitié de sa fortune, en faveur de l'être qui lui était destiné ; elle espérait, par ce moyen, acquitter les obligations d'un père qu'elle ne pouvait payer du sacrifice de son cœur.

Mais elle écrit à madame Fitzgérald, et vous dira tout.

Venez donc partager le bonheur de vos amis.

Adieu. Votre, etc.

Édouard Rivers.

LETTRE CCXXIV.

Mme Rivers, à Mme Fitzgérald.

Temple-House, vendredi.

Mon Rivers vous a dit!.. Ma chère amie, quelles sont les expressions qui pourraient vous peindre le transport de votre Émilie à l'heureuse découverte qui l'a réconciliée avec tous ses devoirs?

Ce tourment cruel d'avoir trahi l'obéissance filiale, et qui répandait une secrète amertume sur la joie d'être

unie au plus aimé des hommes, cette peine accablante est dissipée.

Celui dont je m'effrayais tant, cet époux que j'étais bien déterminée à ne jamais accepter était mons Rivers.

Mon père me pardonne; il excuse le crime de l'amour; il bénit cette providence divine qui nous a tous conduits au bonheur.

La meilleure des mères partage ma félicité; elle adresse mille actions de grâces au pouvoir bienfaisant qui récompense les tendres et généreux sentiments que son fils eut toujours pour elle.

Rivers l'entend et se détourne pour cacher ses larmes; sa tendresse lui donne toute la douceur d'une femme.

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas au ciel! Puisse le souvenir de ses bienfaits se graver à jamais dans nos cœurs!

Ma chère Lucie, Temple, tous, tous sont heureux.

Mais je viens aux détails qui me concernent : Rivers vous a déjà informée d'une partie de mon histoire.

Mon oncle me plaça dans un couvent de France, jusqu'à l'âge de sept ans, avec une personne de confiance ; il me fit partir ensuite pour l'Angleterre, où il me laissa huit années de plus en pension ; alors il me prit avec lui, et me conduisit dans le pays de Kent où était son régiment à cette époque, et où, vous le savez, notre amitié commença, et continua jusqu'au temps où il passa dans un autre qui était pour lors en Amérique, et où je l'accompagnai.

Les affaires de mon père étaient en ce moment dans une situation qui détermina mon oncle à saisir la première occasion de m'établir avantageusement.

Je le regardais comme un père ; il m'en avait toujours temoigné les senti-

ments, et j'avais une soumission sans réserve à sa volonté.

Il me promit à sir Georges Clayton, et dans ses derniers instants il me découvrit l'histoire de ma naissance, que j'avais ignorée jusqu'alors, exigeant de moi cependant le serment d'en garder le secret, tant que je serais éloignée de l'auteur de mes jours.

Il mourut, me laissant une légère somme d'environ quarante mille livres qu'il avait reçue pour moi de mon aïeul, et qui était la seule fortune qu'à cette époque de ma vie je devais jamais espérer de posséder.

Mon père alors semblait être perdu pour moi, il se répandait même un bruit de sa mort, et je me crus maîtresse absolue de mes actions.

Je fus près de deux années sans en recevoir aucune nouvelle, et jusqu'à la réception des lettres de mistriss

Melmoth dont vous étiez chargée, j'ignorais si j'avais encore un père.

Différentes circonstances, l'abandon de notre patrie et l'éloignement où nous étions l'un de l'autre empêchèrent l'arrivée de ses lettres.

Les choses étaient dans cette situation, lorsque la main du ciel conduisit mon Rivers à Montréal.

Je le vis, et de ce moment il occupa mon âme toute entière.

Formés l'un pour l'autre, notre amour s'éleva soudain, et fut irrésistible comme la foudre.

Le premier regard de ces yeux charmants me donna un nouvel être; il éveilla en moi des idées jusqu'alors inconnues.

La plus forte sympathie m'entraîna vers lui, en dépit de moi-même; je la croyais une simple amitié, mais je sentis qu'elle était plus vive que mes sentiments pour sir Georges, que j'appelais

de l'amour ; toute autre conversation que la sienne me devint ennuyeuse, et chaque instant que je passais loin de lui, je le regardais comme perdu dans mon existence.

Je l'aimai, cette passion s'accrut tous les jours ; je conçus de la haine pour sir Georges ; il me sembla qu'il n'était plus le même ; je cherchai à trouver mille défauts dans un homme qui, peu de semaines avant, me paraissait aimable, et que j'avais consenti à lier à mon sort ; je me déterminai à rompre avec lui, et je sentis mon cœur soulagé d'un poids accablant.

J'éprouvais un trouble extrême à la vue de Rivers ; je brûlais de lui dire qu'il était le maître de mon âme ; j'étudiais ses regards, pour y trouver les sentiments qu'il m'avait inspirés ; ce moment délicieux arriva enfin ; j'eus le bonheur de voir ma tendresse par-

tagée, et de penser que je pourrais consacrer ma vie à rendre heureux le meilleur des hommes.

La lettre de mistriss Melmoth contenait ces ordres de mon père, que si je n'étais pas mariée, je devais rester libre jusqu'à son retour.

Il ajoutait qu'il me destinait à un parent dont la famille lui avait rendu quelques services importants; que ses affaires ayant éprouvé une heureuse révolution, il avait le pouvoir d'acquitter la dette de la reconnaissance, et s'y croyait engagé; qu'il espérait en même temps me rendre heureuse, en m'unissant à une famille aimable, à laquelle il était lié par le sang et l'amitié, et en me donnant un époux que sa réputation peignait digne de toute ma tendresse.

Vous pouvez vous rappeler, ma chère Bell, combien je fus affectée à la lecture de ces lettres; j'écrivis à Rivers,

pour le prier de suspendre notre mariage ; mais la manière dont il prit cette demande, et la crainte de lui paraître indifférente, me fit oublier tout ce que je devais à mon père, et je fus à lui, à la condition cependant qu'il ne me demanderait jamais l'explication de ma conduite, et qu'il attendrait que j'eusse choisi le moment de la lui donner.

Je ne connaissais pas le caractère de mon père ; il pouvait être un tyran, et nous séparer l'un de l'autre ; Rivers soupçonnait ma tendresse ; le délai que je lui demandais, si mon père eût dans la suite refusé de consentir à notre union, n'aurait-il pas ajouté à ces doutes cruels ? ne pouvait-il pas supposer que j'avais cessé de l'aimer, et que j'attendais l'excuse de l'autorité paternelle, pour justifier l'inconstance de mes sentiments ?

Enfin l'amour l'emporta sur toute autre considération ; si j'eusse persisté

à retarder notre bonheur, je pouvais m'exposer à perdre tout ce que mon âme a de plus cher, le seul objet pour qui la vie me paraisse digne de mes soins.

En recevant la main de Rivers, je pris la résolution d'abandonner tous mes droits sur la fortune de mon père que j'avais offensé par ma désobéissance à ses ordres ; j'espérais cependant que le mérite de Rivers et ma tendresse filiale, lorsqu'il pourrait les connaître, l'engageraient à faire quelque bien à sa fille.

Tout ce que j'attendais était la moitié de sa fortune, et même tout ce que j'aurais voulu accepter ; bien déterminée à renoncer à l'autre partie, en faveur de celui à qui j'étais promise.

Liée pour jamais à mon cher Rivers, je fus heureuse ; cependant l'idée du retour de mon père, et le sentiment secret de ma désobéissance envers lui,

venaient quelquefois troubler ma félicité, et portaient dans mon âme une tristesse que tous mes efforts pouvaient à peine cacher aux yeux de Rivers, quoique sa délicatesse l'empêchât de me faire à cet égard aucune question.

Je sais maintenant ce qui était alors un secret pour moi, que mon père lui offrit sa fille avec une fortune qui cependant ne pouvait séduire un caractère comme le sien, lorsqu'il n'aurait pas eu d'attachement pour moi; il refusa l'offre, et sur le peu que j'en ai appris, dans son noble désintéressement, loin d'y réfléchir, il pressa notre mariage avec plus d'instance que jamais; il eut la délicatesse de me faire un mystère de cette conduite généreuse, et de souhaiter qu'elle ne me fût jamais connue.

Ces nobles sentiments, si particuliers à mon Rivers, prévinrent une explication, et nous cachèrent jusqu'à ce mo-

ment les circonstances qui rendent aujourd'hui notre bonheur si parfait.

Combien mon Rivers est digne de toute ma tendresse!

Mon père me fait demander à son appartement où il veut me parler. J'oubliais de vous dire que je suis allée, ce matin, à Bellfield, et que j'en ai rapporté le portrait de ma mère que je lui ai fait remettre.

Adieu. Votre amie,

Emilie Rivers.

LETTRE CCXXV.

Mme Fitzgérald, à Mme Rivers.

Londres, samedi.

Aucun langage ne peut rendre notre joie, ma chère Émilie, à la réception de vos deux lettres.

Enfin vous voilà tous heureux comme vous méritez de l'être. Nous espérons, dans peu de jours, être témoins de votre félicité.

Nous fûmes instruits, dès le principe, de l'offre de votre père à Rivers, mais il nous fit promettre de ne jamais vous en parler, sous aucun prétexte ; il nous pria aussi de vous retenir dans le Berkshire, en prolongeant notre séjour jusqu'à votre mariage, dans la crainte que, retournant à Londres, quelqu'ami de votre père, qui pouvait connaître son dessein, ne vînt à vous en informer.

Fitzgérald est monsieur le major au service de votre Seigneurie ; il a reçu sa commission ce matin.

Je vous félicite encore une fois, ma chère, de ce triomphe de tendresse ; vous voyez que l'amour, comme la vertu, n'est pas seulement sa propre récompense, mais quelquefois nous en fait encore trouver d'autres.

Une chose que l'on pourra toujours remarquer ; c'est que ceux qui se marient par un sentiment d'amour, peuvent espérer d'être riches un jour ; mais ceux qui s'allient par des considérations de fortune attendront vainement l'amour.

L'idée que cette affection tendre doit venir, après le mariage, est choquante pour un esprit où règne la moindre délicatesse ; chez des êtres semblables, un lien qui se forme avec indifférence doit finir dans l'aversion et le dégoût.

Je retiens votre cher papa pour mon Sigisbé, en retour le mien est tout à votre service ; mais, à propos, je suis très-fort piquée ;

« Ces nobles sentiments si particuliers à votre » Rivers. »

Je suis disposée à croire qu'il y a des hommes dans le monde ! — Que cette noblesse d'âme n'est pas si particulière, et que les sentiments de cer-

taines gens peuvent être aussi *nobles* que ceux de quelques autres.

Enfin je me persuade que Fitzgérald aurait agi précisément de cette manière, dans la même circonstance.

Mais c'est votre grand défaut, ma chère Émilie, de vous imaginer que l'objet de votre amour est un phénix, tandis qu'il est seulement un bel homme, agréable, intéressant comme un autre.

Je pense que vous allez vous fâcher; mais que m'importe? Je me fâcherai aussi.

Assurément mon Fitzgérald!..... Je laisse à Rivers tout son mérite; mais la comparaison, ma chère!....

Ce qu'il y a de certain, c'est que nos deux époux sont des hommes charmants, et que je ne voudrais pas les changer pour des Apollons; cependant je ne soutiendrai pas, comme une vérité reconnue, qu'il n'est rien d'agréable au monde que ces deux êtres.

Rappelez-vous, ma chère, que la beauté n'existe en général que dans les yeux des amants ; et que tout parfait que vous puissiez supposer Rivers, il n'est pas une femme sur la terre qui n'ait la même opinion de celui qu'elle aime.

Eh ! mon dieu ! Ce qu'il ne faut pas que j'oublie de vous dire, pour flatter votre amour propre au sujet de votre *enchanteur*.

C'est que j'ai reçu dernièrement une lettre d'un de mes anciens amants de Québec, où il m'apprend que madame Desroches a refusé le parti le plus avantageux du pays, et qu'elle a fait le vœu de vivre et mourir dans le veuvage.

C'est une résolution bien folle, et cependant je ne puis m'empêcher de la trouver encore plus intéressante de l'avoir prise.

Mon cher papa forme le projet d'acheter une maison près de vous, et d'avoir un jardin qui rivalise avec le vôtre. Nous passerons une grande partie du temps chez lui, et je ferai là un cours de galanterie avec Rivers, ce qui sera délicieux.

Il faut bien chercher à mettre un peu de variété dans la vie, et rien n'est plus agréable et n'entretient l'esprit dans une agitation plus douce, principalement à la campagne, que les hommages d'un aimable courtisan.

Je ne suis pas tout-a-fait sûre cependant que je ne chercherai pas encore de légères distractions au-dehors; car l'ami de son mari n'est guère moins ennuyeux que le mari lui-même.

Nos incidents romanesques étant à leur fin, ma chère, ayant tous suivi la route commune de ces gens modérés qui se marient pour faire un établis-

sement, nous sommes, à ce qu'il me semble, très-exposés à tomber dans la triste végétation ; objet important, sur lequel je désire l'opinion de Rivers, que je sais un profond connaisseur dans les lois de la nature.

L'amour est une fort belle invention ; mais on dit qu'il est sujet à dégénérer en amitié, degré de perfection que je ne souhaite pas voir à l'attachement de Fitzgérald, avant que je n'aye soixante-dix ans.

Que ferons-nous, ma chère, pour varier l'agrément de nos jours ?

Les cartes, vous l'avouerez, sont un agréable délassement, et de tous les plaisirs de ce monde, celui que je trouve le moins sujet à devenir insipide, et réellement, parlant en style philosophique. Qu'est-ce que la vie, qu'une partie interrompue de quadrille ?

On m'appèle pour reçevoir un char-

mant colonel des gardes ; je vous laisse bien vite.

Adieu. Votre amie,

BELL FITZGÉRALD.

LETTRE CCXXVI.

Le colonel Rivers, à Mme Fitzgérald.

Bellfield, mercredi.

J'ACCEPTE votre défi, Bella ; et je serai fort trompé, si vous me trouvez aussi ennuyeux qu'il vous plaît de le supposer.

Ne craignez pas d'être jamais réduite à végéter ; aucun de nous ne possède la moindre qualité végétative. J'ai mille plans d'aimables distractions, pour tenir l'esprit en activité.

Nous ne sommes, ni les uns ni les autres, de cette classe d'êtres léthargiques auxquels il faudrait des événe-

ments continuels, pour leur faire sentir leur existence ; c'est le défaut des caractères froids, inanimés, qui n'ont pas assez de vivacité et de feu, pour goûter les plaisirs naturels de la vie.

Nos incidents, sous un rapport, sont à leur fin ; mais nous en verrons d'autres, également agréables, naître à chaque instant ; j'ose assurer que notre existence entière sera digne d'être chantée par les poètes ; mon seul plan de vie est de n'en avoir point du tout ; ce que, je pense, ma chère petite Bell approuvera.

Qu'il vous plaise d'observer, mon aimable amie, que pour se rendre heureux, il ne faut pas seulement de grandes jouissances, mais encore de légers amusemens ; ils aident au bonheur, comme les moindres parties d'un bâtiment servent à le former ; nous aurons nos récréations futiles, ainsi que nos transports sublimes.

Le premier de mes seconds plaisirs, si vous me passez l'expression, est la culture du jardin ; et la raison, c'est qu'il est celui de ma chère Émilie ; je veux vous donner le goût des plaisirs champêtres.

Le colonel Wilmot m'a donné précisément le surcroît d'aisance que je désirais.

Vous pouvez, ma chère Bella, vous rappeler que, lorsque je croyais Émilie et la fortune deux biens incompatibles, j'avais infiniment de mépris pour le dernier, et je pensais qu'il ôterait plutôt qu'il n'ajouterait à mon bonheur ; mais à présent que je puis les posséder l'un et l'autre, je lui rends toute sa valeur.

Mon père (avec quelles délices j'appèle de ce nom le père d'Émilie !) voudrait que je prîsse une maison plus considérable ; mais je ne laisserais pas le séjour de mon enfance pour un pa-

lais. Je lui ai cependant permis d'ajouter à la maison de Bellfield une aile qui manque pour achever l'exécution de son premier plan ; et je l'ai aussi laissé libre de la meubler, dans le genre qui lui conviendrait le mieux.

Il aura une maison à Londres, et nous irons de l'une à l'autre, comme l'imagination nous conduira.

Il veut que nous n'ayions d'autre règle que notre penchant ; croyez-vous, ma chère amie, que nous puissions avoir la crainte de végéter ?

Le grand art de la vie est d'occuper constamment ce principe d'activité qui est en nous, et qui, lorsqu'il n'est pas dirigé sagement, nous entraîne, sans cesse, de la félicité réelle, au bonheur imaginaire.

L'amour, tout charmant qu'il est, demande, pour être conservé, une grande variété d'amusements qui puissent prévenir cette langueur à laquelle

tous les plaisirs humains sont naturellement sujets.

La tendresse et les soins délicats de mon Émilie me rendront à jamais son amant ; elle me prépare de charmantes surprises, en formant de petites parties de plaisir dont elle est toujours l'âme et l'ornement ; son attention se porte sur tout ce qui peut faire le bonheur de son Rivers. j'envie celui qui l'aide à former ces douces petites fêtes. Ici l'amour est toujours conduit par la main des Ris et des Jeux.

A tout bien considérer, les êtres qui ont le bon esprit d'agir comme nous avons fait, dont le cœur choisit les objets qu'ils unissent à leur sort, seront généralement heureux.

Cest dans les affections que sont les véritables sources de jouissance. L'amour, l'amitié, et si je peux anticiper sur l'avenir, la tendresse paternelle, tous les liens domestiques ont une dou-

ceur que nulle expression ne peut rendre.

Le créateur bienfaisant qui nous donna ces affections, dans les vues les plus sages!.....

« Cela est bien dit, mon cher Rivers ; » mais il faut cultiver notre jardin ! »

Vous avez raison, ma chere Bella ; et je ne suis qu'un sot parleur.

La chaise de Lucie part à l'instant pour aller recevoir vos ordres.

Je l'envoie par un domestique de Temple, et jeudi j'espère voir autour de moi la réunion de mes plus chers amis, et n'avoir plus rien à souhaiter que la continuation de notre bonheur actuel.

Adieu. Votre sincère ami,

Ed. RIVERS.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.